

# INSTRUCTION

## POUR LES PRÉDICATEURS,

OU

### LETTRES APOLOGÉTIQUES

SUR LA VRAIE MANIÈRE DE PRÊCHER AVEC LA SIMPLICITÉ  
ÉVANGÉLIQUE,  
ET SUR LA GRANDE UTILITÉ DES MISSIONS.

---

#### LETTRE PREMIÈRE.

A un religieux, sur la manière de prêcher à la façon des apôtres,  
avec simplicité et en évitant le style fleuri et trop élevé.

---

*Vivent Jesus, Marie et Joseph.*

Mon très-révérend père,

J'ai reçu votre très-honorée lettre où, à propos de ce que j'ai dit dans l'ouvrage intitulé *Selva* ou *Choix de sujets pour les exercices des prêtres*, savoir : que tous les sermons qui se font dans l'église autant pour les ignorans que pour les gens instruits doivent être d'un genre simple et populaire, vous m'annoncez que ce passage a été critiqué par un érudit qui prétend que, bien qu'il soit vrai que l'orateur sa-

cré a besoin de clarté et de netteté, il ne doit pas néanmoins s'abaisser à parler d'une manière vulgaire, parce que c'est avilir la dignité de la chaire et surtout la parole de Dieu. Cela m'a surpris, je l'avoue ; mais s'il faut que je vous parle en ami, j'ajouterai que j'ai été plus que surpris, scandalisé presque de vous entendre dire qu'il vous semblerait que votre érudit avait quelque raison, parce qu'au fond un sermon doit avoir toutes les parties de l'oraison, et qu'une de ces parties c'est de plaire à l'auditeur ; et que par conséquent là où l'auditoire se compose de gens ignorans et de gens instruits ( et ceux-ci forment la partie la plus respectable de l'auditoire ), on doit parler de manière à plaire à ces derniers, de peur que les expressions populaires et basses ne les dégoûtent et ne les éloignent.

II. Pour vous dire sans détour toute ma pensée, et pour mieux dire celle de tous les hommes sages et pieux ( comme je le démontrerai ), ainsi que pour répondre à toutes les objections qu'on peut faire, je serai obligé de rappeler et de traiter de nouveau quelques points que j'ai déjà développés dans l'ouvrage que j'ai cité plus haut. Prenons les choses dès le principe. Il n'est pas douteux que c'est par la prédication que le monde s'est converti du paganisme à la foi chrétienne. « *Quomodo audient,* » dit l'apôtre, « *sine prædicante? Ergo fides ex auditu,* » *auditus autem per verbum Christi.* » (Rom. x. 14 et 17.) Or, de même que la foi s'est propagée par la prédication, de même elle se conserve par le même moyen, car c'est par elle que les chrétiens apprennent à vivre selon les maximes de la foi ; car il ne suffit point aux fidèles de savoir ce qu'ils doivent faire pour se sauver, mais il est encore nécessaire qu'en entendant la parole divine, ils se rappellent les vérités éternelles avec leurs obligations, et

qu'ils emploient les moyens les plus propres à leur faire obtenir leur salut. C'est pour cela que saint Paul recommande à saint Timothée de ne jamais se lasser d'instruire et d'avertir ses ouailles par la voie de la prédication. « *Prædica verbum, insta opportune, importune, argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina.* » (II. Timot. IV. 2.) Dieu lui-même l'ordonne ainsi par l'organe du prophète Isaïe : « *Clama, ne cesses, quasi tuba exalta vocem tuam et annuntia populo meo crimina eorum.* » (Isa. LVIII. 1.) Jérémie dit aussi : « *Ecce dedi verba mea in ore tuo; ecce constitui te hodie super gentes, et super regna, ut evellas et destruas, etc.* » (Jér. I. 9.) Le Seigneur imposa la même obligation aux apôtres, et par ceux-ci à tous les prêtres appelés aux fonctions de prédicateur : « *Euntes in mundum docete omnes gentes... servate omnia quæcumque mandavi vobis.* » (Math. XVIII. 19 et 20.) Si un pécheur se damne parce qu'il ne s'est trouvé personne pour lui annoncer la parole de Dieu, le Seigneur en demandera compte aux prêtres qui pouvant le faire ne l'ont point fait. « *Si dicente me ad impium morte morieris, non annuntiaveris ei... ipse impius in iniquitate sua morietur, sanguinem autem ejus de manu tua requiram.* » (Ezech. III. 18.)

III. Mais venons à notre question, voici ce que je prétends ; je dis que l'auditoire se compose d'hommes éclairés ; et que le sermon ( je ne parle ni des oraisons funèbres ni des panégyriques, me réservant pourtant d'en parler plus tard ) doit être d'un genre simple et populaire. Cette proposition n'est pas seulement de moi : elle appartient au célèbre Louis Muratori , qui passe sans contradiction pour un des premiers littérateurs de notre temps. Et l'on ne dira pas que s'il désapprouvait le style élevé et poli, c'est

qu'il ne s'y connaissait pas, car tout le monde sait, et ses ouvrages le prouvent, qu'il ne fut pas seulement un homme de génie, mais qu'il était encore très-versé dans la langue toscane. Or, dans son excellent livre de *l'Éloquence populaire*, qu'on trouve dans toutes les mains, il pose la proposition dont il s'agit et il la prouve. Je rapporterai ici succinctement ce que l'auteur a écrit sur cette matière dans plusieurs passages de son livre; j'emploierai même ses propres termes autant que possible; je noterai même à mesure les divers passages, afin qu'on ne me soupçonne pas d'y mettre du mien.

IV. Il distingue, chap. II, entre l'éloquence sublime et l'éloquence populaire, et en parlant de ceux qui emploient la première « Vous trouvez, dit-il, dans leurs raisonnemens une érudition théologique abondante, des réflexions ingénieuses, des sentences choisies, des amplifications pompeuses, un style élevé, des périodes bien arrondies, un emploi fréquent de tropes et de figures, en un mot tout ce que les anciens orateurs profanes avaient soin d'introduire dans leurs discours; mais tout ce fard, tous ces ornemens ne font qu'étouffer la parole divine. Nous entendons par éloquence populaire, celle avec laquelle le ministre des autels mettant son propre génie au niveau de l'intelligence ordinaire des hommes du peuple, leur parle de manière que tous le comprennent. Si la question est compliquée, ils tâchent de la simplifier comme s'ils étaient eux-mêmes un de ces hommes qui n'ont pas étudié et qui pourtant viennent l'entendre. Dans tout le tissu de leurs raisonnemens, vous ne trouvez point ces longues périodes qui exigent de l'auditoire trop d'attention.; ils se servent de phrases courtes, et ils ne font point parade de sentences prétentieuses.

V. Au chapitre iv, il soutient que même dans les sermons qui s'adressent aux habitans des villes, l'éloquence populaire est toujours préférable à l'éloquence sublime. « Dans les villes, dit-il, une bonne partie de la population se rend à l'église pour entendre la parole de Dieu. Sur tant d'auditeurs, les deux tiers au moins sont pour l'ordinaire des gens qui ne comprennent rien à des discours ingénieux, ni même à beaucoup de mots qui n'appartiennent pas à leur dialecte. Or, l'orateur qui fait un très-beau discours ne satisfait que peu de personnes, et il laisse, pour ainsi dire, à jeun la plus grande partie de son auditoire. Cela posé, croyez-vous que le Seigneur tiendra compte à ces orateurs de leurs efforts pour instruire le petit nombre de ceux qui les entendent, sans se mettre en peine de ceux qui ne les entendent pas et qui composent le plus grand nombre? Et que dirons-nous de ceux qui ne viennent pas, parce qu'ils ne comprennent pas le prédicateur? » *Sapientibus et insipientibus debitor sum,* » a dit saint Paul. (Rom. i. 14.) C'est de la même manière que le prédicateur est tenu. »

VI. Au chapitre v, il dit : « L'éloquence populaire peut plaire même aux esprits élevés. D'ailleurs, quand le prédicateur s'exprime en termes du beau style, ceux qui l'entendent se plaisent à l'écouter, et ils admirent son génie, mais ils s'occupent assez peu d'eux-mêmes. Ces mêmes auditeurs ne dédaigneront pas un prédicateur qui, pour être utile à tous, veut que tous le comprennent, et pour cela met à la portée de tous la parole de Dieu. Ils ne loueront pas son esprit, mais ils loueront son zèle qui fait que, tout occupé du salut des âmes, il ne cherche point à briller. Et c'est là la véritable gloire à laquelle doit aspirer un orateur sacré. Les gens instruits qui veulent retirer quelque

fruit du sermon, cherchent moins ce qui les distrait ou les amuse que ce qui les touche et qui les guérit. On voit souvent accourir auprès du prédicateur populaire des hommes éclairés, pêle-mêle avec les ignorans, parce que chacun trouve là l'aliment dont il a besoin. Pourquoi les gens instruits préfèrent-ils les exercices spirituels aux sermons ? c'est parce que dans les exercices les vérités se présentent toutes simples. Il est vrai que dans les sermons on emploie en général plus l'éloquence ; mais il faut savoir employer le genre d'éloquence qui est utile à tous, aux hommes lettrés comme aux hommes grossiers ; et pour cela il est nécessaire d'avoir plus de véritable génie que pour plaire exclusivement à un petit nombre. »

VII. Il ajoute au chapitre VI : « Les préceptes de la rhétorique peuvent s'appliquer aussi à l'éloquence populaire, car la tâche ordinaire des prédicateurs est dans le genre délibératif, c'est-à-dire celui qui a pour objet de porter le peuple à l'amour de la vertu et à la haine du vice, et en même temps de l'instruire. « *Apud populum,* » dit Quintilien, (l. 3. c. VIII.) « *qui ex pluribus constat indoctis,* » *secundum communes magis intellectus loquendum.* » Le peuple se compose en grande partie d'ignorans. Si vous offrez à ce peuple des maximes obscures, des réflexions abstruses, si vous employez des expressions ou des termes peu ordinaires ou au-dessus de l'intelligence commune, quel bien pourrez-vous faire à des hommes qui ne vous entendent pas ? « *Otiosum sermonem dixerim,* » dit le même Quintilien, (c. II.) « *quem auditor suo ingenio non intelligit.* » Ceux-là donc s'éloignent des règles de la véritable éloquence, qui, au lieu de se mettre au niveau de la faible conception de la plus grande partie de leurs auditeurs, semblent ne vouloir être compris que par

les savans, comme s'ils avaient honte d'être entendus par le pauvre peuple, qui pourtant n'a pas moins de droit que les savans à la parole divine. L'orateur chrétien est du reste obligé de parler en quelque sorte à chacun de ses auditeurs, comme s'il n'en avait qu'un, car le but pour lequel on se rend au sermon, c'est d'être poussé au bien et détourné du mal; en conséquence, l'orateur qui s'abandonne à ses hautes conceptions, sans se mettre en peine d'être compris de tous, trahit évidemment l'intention de Dieu, son devoir, et l'attente d'une grande portion de son auditoire. « *Quid enim prodest,* » dit saint Augustin, « *dictionis integritas, quam non sequitur intellectus* » audientis? »

VIII. On lit au chapitre VII : « On peut mettre de l'esprit et de l'agrément même dans l'éloquence populaire; mais l'éloquence sublime ne servira qu'aux hommes éclairés, tandis que l'éloquence populaire pourra servir à l'avantage de tous. Au reste, celle-ci comporte les figures, la distribution et toutes les parties de l'art oratoire. L'esprit doit y travailler, mais sans se montrer, comme fait un bon père de famille pour corriger ses enfans ou un bon supérieur ses subordonnés, au moyen d'un discours familier. De même qu'un savant qui chercherait à persuader en particulier un homme sans instruction, le prédicateur doit s'adresser au peuple sans emphase, et avec beaucoup de simplicité, afin que ses paroles s'inculquent dans les esprits. Pour ce qui est de l'agrément, il peut aussi se trouver dans l'éloquence populaire de manière à plaire à toute sorte de personnages. Il y a deux sortes de plaisirs à prendre en écoutant la parole divine : l'un consiste à remarquer les ornemens, les réflexions ingénieuses, les périodes cadencées et d'autres combinaisons de ce genre; le second

consiste à se sentir ému par le prédicateur au grand avantage de notre ame. Si vous ne tirez du sermon d'autre plaisir que le premier, ce serait de la peine perdue ; on doit se rendre au sermon avec le seul désir de devenir meilleur, c'est là le plaisir réel qu'il faut espérer ; et ce plaisir on peut l'obtenir plus facilement de l'orateur populaire, parce que chacun écoute attentivement ce qu'il dit, sans être distrait par le soin de remarquer les ornemens qui ne plaisent qu'à l'esprit.

IX. Muratori, dans son septième chapitre, parle de l'éloquence des saints pères, et particulièrement de celle de S. Pierre Chrysologue, qu'il loue surtout pour sa clarté. Il ajoute ces mots : « Toutefois, comme il avait fait tous ses efforts pour rendre son style élégant et fleuri, il avait réussi sans doute à plaire à ses auditeurs, mais non à remuer leurs cœurs en leur montrant avec force les avantages de la vertu ; il gagna le titre de Chrysologue, c'est-à-dire de docteur doré, mais on peut douter qu'il l'ait mérité. » Parlant ensuite des autres pères, le même Muratori ajoute au chapitre VIII : « Les premiers pères, et les plus célèbres de l'église, ont préféré l'éloquence vulgaire à l'éloquence sublime. » Citons seulement S. Basile, S. Jean Chrysostôme et S. Augustin, tous trois excellens esprits. S. Basile avait étudié l'éloquence sous Libanius d'Athènes : celui qui lit ses Homélie n'y trouve point de pompe, de brillant, mais c'est de la douceur et de la clarté ; on voit que son but était de se rendre utile à tous. Il en était de même de S. Augustin, à qui l'on ne saurait refuser le talent, et qui fut versé dans l'art oratoire ; il est aisé de voir qu'il voulut aussi par-dessus tout que chacun pût l'entendre. Il parle familièrement au peuple, usant d'un style concis avec des apostrophes et des figures qui



toutes tombent sous les sens des hommes d'une intelligence ordinaire. Le génie de ce grand écrivain se fait, pour ainsi dire, voir malgré lui, mais il ne s'en sert que pour rendre claires les choses obscures, de telle sorte qu'il n'est personne qui demeure privé de l'intelligence de ses réflexions. C'est dans S. Jean Chrysostôme que nous trouverons le modèle des prédicateurs ; personne mieux que lui ne sait instruire, convaincre, émouvoir sans employer beaucoup de paroles, ni mettre beaucoup de soins à la recherche des agrémens : l'auditeur sait toujours ce qu'il doit faire, ce qu'il doit éviter pour vivre chrétiennement. C'en est assez pour démontrer les avantages de ce genre d'éloquence populaire qui sait si bien faire disparaître le travail de l'art, qu'elle arrive à l'esprit et au cœur du savant comme à celui de l'ignorant. C'est par la même route qu'ont marché S. Éphrem, S. Grégoire de Nice, S. Grégoire-le-Grand, S. Maxime et S. Gaudence. Nous voyons, il est vrai, que le style de S. Ambroise offre souvent de la recherche, mais nous n'avons point les sermons qu'il faisait pour le peuple ; il réduisait en traités les matières qu'il avait traitées sur la chaire, et il employait alors des ornemens qui changeaient la forme primitive de ses discours. S. Augustin dit de lui qu'il savait exposer la parole divine au peuple de la manière la plus utile.

X. Jusque-là, Muratori n'a parlé que des sermons qui ont lieu à la fois pour les savans et les ignorans ; mais, lorsqu'au chapitre XII, il parle de ceux qui ne sont destinés qu'au petit peuple, il s'exprime ainsi : « Les prédicateurs qui s'adressent au peuple des villes ou aux gens de la campagne doivent se garder de l'éloquence sublime, et choisir la plus populaire, je dirai même la plus basse, afin de proportionner leurs paroles à la grossière intelligence

de leurs auditeurs. Le prédicateur doit se figurer qu'il n'est lui-même qu'un paysan à qui une autre personne voudrait enseigner quelque chose. Il doit donc, plus que jamais, employer le raisonnement familier, ne point chercher les phrases, mais être concis, et souvent procéder par demandes et réponses. Tout l'art de ces sortes de sermons doit consister à trouver cette manière de dire et ces figures qui frappent le plus dans le discours familier, sans tomber toutefois dans l'excessive bassesse. « In omnibus » sermonibus suis, » dit S. Augustin, parlant des prédicateurs, « maxime ut intelligentur elaborent, ut (aut multum tardus sit qui non intelligat) non in nostra locutione » sit quod dicimus, quod non possit intelligi. » (De doct. Christ. cap. 9.) Que par conséquent ils se gardent des réflexions subtiles ou élevées. Il y a des prédicateurs qui, même en s'adressant à des gens grossiers, empruntent de longues citations aux saints pères, ou de belles tirades à la théologie scholastique, et qui croient avoir fait ensuite un travail excellent; mais que gagne à cela le peuple grossier? les pauvres gens vont au sermon peut-être endoctrinés sur leurs devoirs. Leur parle-t-on d'une manière qui réponde à leur capacité? on les voit tous tendant l'oreille, l'œil fixe sur le prédicateur, surtout quand on leur indique les remèdes qui leur conviennent. Il est bon surtout de leur citer des faits et des exemples tirés de la vie des saints. Il convient aussi, et souvent même cela est nécessaire, de leur expliquer les vérités du catéchisme.

XI. Dans le chapitre xiv, Muratori donne ce dernier conseil. « Quand il parle au bas peuple, le prédicateur doit s'abaisser jusqu'à terre, sinon il perdra le fruit de tout son travail. Dans les sermons ordinaires qui ont lieu le carême et l'avent dans les villes, comme l'auditoire se

compose de toute sorte de gens, le prédicateur s'en tiendra, comme nous l'avons dit, à l'éloquence populaire plutôt qu'à la sublime, parce qu'il doit se souvenir que le peuple se compose de peu de gens instruits et de beaucoup d'ignorans. Si le peuple ne reçoit pas d'instruction ou s'il n'est pas touché, le prédicateur aura gagné peu de chose ; mauvaise excuse que de dire que l'auditoire n'était pas attentif. J'ai vu quelquefois des habitans des villes écouter bouche béante un panégyrique, et ne pas en comprendre un seul mot. J'ai vu, au contraire, des prédicateurs se servir du genre populaire, et le faire si bien qu'ils gagnaient le cœur des plus instruits de leurs auditeurs. On ne blâme pas l'éloquence, mais il faut avoir celle où l'esprit ne se montre pas, mais qui parle avec tant de force et d'énergie des vérités éternelles, que le savant et l'ignorant sortent de l'église également pénétrés et touchés. Si la rhétorique est nécessaire, ce n'est point pour remplir le sermon de grandes phrases, mais pour apprendre à persuader, à émouvoir. Que le prédicateur emploie les figures convenables, qu'il mette de l'ordre dans le raisonnement, mais que ses paroles soient de l'usage ordinaire et ses périodes courtes ; qu'il fasse connaître les abus, la force de l'habitude, et qu'il indique le remède ; en un mot, que les prédicateurs qui ne cherchent que les applaudissemens des gens instruits, avec leur style pompeux et leurs hautes doctrines, sachent bien que, s'ils plaisent aux hommes, ils ne plaisent point à Dieu ; que si, au contraire, ils cherchent l'utilité de tous, même des plus ignorans, ils plaisent à Dieu et aux hommes. »

XII. Il devrait suffire de ce que dit Muratori pour que chacun pût se convaincre de la meilleure manière de prêcher pour l'avantage des auditeurs ; mais pour corroborer

le sentiment de cet écrivain, nous ajouterons beaucoup de réflexions tirées de plusieurs auteurs graves, et principalement des saints pères. Et je vous prie, mon révérend père, vous et tous ceux à qui vous communiquerez ma lettre, de tout lire, parce qu'il y a beaucoup de choses très-utiles, surtout pour ceux qui se destinent à l'emploi de prédicateur, et qui désirent gagner des âmes à Jésus-Christ. « *Sacra scola, dit S. Basile (in Gord. Mart.), rhetorum præcepta non sequitur.* » Cela ne signifie pas que l'orateur sacré ne doit pas faire usage des règles de l'art oratoire; cela veut dire seulement qu'il ne doit pas rechercher cette vaine éloquence des anciens rhéteurs qui ne voulaient que briller. On ne nie pas que la rhétorique ne doive exercer son influence dans les sermons, mais, je le demande, quel est le but que nous devons avoir principalement en prêchant, si nous employons l'art oratoire? assurément, ce ne peut être que de toucher le peuple et de le convaincre; c'est là précisément ce que dit le savant Orsi dans son épître au père Platina sur son Art oratoire. « Le but de l'éloquence est de toucher plutôt que de plaire, parce que l'art d'émouvoir se rapproche beaucoup de celui de persuader, objet principal de l'art. » Dans son Traité de l'éloquence populaire, Muratori tient le même langage. Nous avons déjà rapporté la substance de ce livre, mais de temps en temps nous rapporterons encore quelques-unes de ses expressions, car les paroles de ce grand homme auront toujours plus de prix que n'en auraient les miennes. » La rhétorique est nécessaire, non pour remplir le sermon de phrases oiseuses, mais pour enseigner l'art de persuader et d'émouvoir. Et S. Augustin, sur le même objet, dit: « *Aget quantum potest ut intelligatur, et obedienter cedatur.* » (Lib. iv. de doct. Christ. c. 15.) Il

faut prêcher de manière à ce qu'on nous entende, et plus encore à ce qu'on nous obéisse en exécutant les préceptes que nous recommandons. Le prédicateur qui fait sa principale étude de démontrer son éloquence, dit S. Thomas l'Angélique, ne veut pas tant que les hommes suivent les exemples ou les préceptes dont il leur parle, qu'il ne veut qu'ils l'imitent dans son style et dans sa manière. « Qui » eloquentiæ principaliter studet homines non intendit » inducere ad imitationem eorum quæ dicit, sed dicentis. » (Opus. c. 19. 19.)

XIII. Comme on prêche devant un auditoire composé d'hommes instruits et d'ignorans, il est nécessaire de parler de manière à ce que tous entendent bien ce qu'on leur dit, afin qu'ils cherchent à le pratiquer. Il faut donc que le prédicateur évite deux choses : l'élevation ou la sublimité de la pensée, et le soin extrême de polir le langage. En ce qui touche la première, plût au ciel que tous les supérieurs fissent ce que dit de S. Philippe de Néri, l'auteur de sa vie (c. 19. 4. 6.). « Le saint défendit à ceux qui raisonnaient d'aborder les matières scholastiques, de rechercher des pensées trop exquises, leur enjoignant au contraire de ne dire que des choses utiles, et de les dire d'un style populaire. Lorsqu'il entendait qu'on touchait des points trop subtils, qu'on entraît trop avant dans la discussion, il faisait descendre le prédicateur de la chaire, fût-il au milieu de son sermon. Il recommandait à tous de démontrer la beauté de la vertu et la laideur du vice, mais de n'employer qu'un style simple et facile. » On peut dire de certains prédicateurs qu'ils ressemblent aux nuages qui volent sans cesse dans les airs, comme dit Isaïe, (60. 8.) « Qui sunt isti qui ut nubes volant? » Mais, comme le disait un habitant des champs, quand les nuages sont

trop haut, il ne faut pas espérer de la pluie; de même les prédicateurs qui se perchent trop haut ne répandront pas les eaux du salut sur leur auditoire. Aussi le concile de Trente ordonne-t-il aux curés de prêcher selon la capacité de leurs paroissiens. « Archipresbiteri, etc. , per se vel alios idoneos plebes sibi commissas pro earum capacitate pascant salutaribus verbis. » (Sess. 5. de ref. c. 2.) C'est pour cela que Muratori dit : tout comme un savant qui voudrait convaincre en particulier un ignorant, le prédicateur doit parler au peuple de la même manière, et ses paroles alors resteront gravées dans l'esprit de tous, ignorans ou savans. »

XIV. L'apôtre a dit : « Nisi manifestum sermonem deritis, quomodo sciatur id quod dicitur? Eritis in aera loquentes. » (I. Cor. xiv. 9.) Eh! combien de prédicateurs qui prennent beaucoup de peine pour remplir leurs sermons de pensées sublimes ou subtiles qu'on saisit à peine, et qu'ensuite ils récitent comme un rôle de comédie pour mendier quelques vains suffrages de la part de leurs auditeurs? Et quel est le fruit qu'ils en retirent? C'est la ruine du monde, dit le P. Louis de Grenade, que la plus grande partie des prédicateurs prêchent pour se faire un nom, plus que pour la gloire de Dieu et pour lui conquérir des âmes. « Maxima prædicatorum turba (plût au ciel que cela ne fût point vrai!) majorem nominis sui celebrandi quam divinæ gloriæ et salutis humanæ procurandæ curam habent. » (Lib. 1. Rhet. c. 6.) Et le P. d'Avila, dans une de ses lettres où il parle du misérable état où se trouve le monde si plein d'iniquité, s'exprime ainsi : Il n'y a point de remède à un si grand mal, qui vient en grande partie des prédicateurs, seuls médecins de ces maladies; mais ce n'est point avec des paroles mielleuse

et cadencées qu'on les guérit : il faut y appliquer le feu. Il en est qui, semblables à des ballons pleins de vent, ont l'air de s'attacher à n'être pas compris ou plutôt, comme dit Muratori, qui auraient honte de dire les choses de manière à ce qu'elles ne soient pas entendues de tous. C'était de cela que se plaignait Jérémie (Thren. iv. 4.) : « Par- » vuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis. » Sur quoi S. Bonaventure fait cette remarque : « Panis » frangendus, non curiose scindendus. » Le pain de la parole divine ne doit pas être divisé soigneusement, mais rompu en fragmens, afin que les hommes les plus grossiers puissent s'en nourrir. Quel fruit retireront en effet de pauvres gens à qui l'on s'adresse, de cette sublime conception, de cette érudition fleurie qui fait si peu au point principal, de cette longue description d'une tempête de l'océan, d'un beau jardin, etc., description qui aura coûté à son auteur une semaine de travail et qui emportera le tiers ou la moitié du temps que dure son discours ? Et remarquons ici que ces sortes d'ornemens peuvent plaire aux auditeurs instruits, mais qu'en réalité ils leur sont nuisibles, parce que, selon Muratori, quand le prédicateur dit des choses qui peuvent fixer l'attention ou piquer la curiosité, les auditeurs s'appliquent à suivre l'orateur, soit pour rendre hommage à son talent, soit pour se graver dans la mémoire les choses extraordinaires qu'il aura dites, et qu'ils ne songent pas à leur propre avantage, de sorte que pendant tout le temps du sermon leur esprit s'occupe et leur volonté reste inactive et muette.

XV. Ce n'était pas ainsi que faisait S. Paul quand il prêchait, comme il l'écrivit ensuite aux Corinthiens : « Et » cum venissem ad vos, fratres, non veni in sublimitate » sermonis aut sapientiæ humanæ, annuntians vobis tes-

» timonium Christi. Non enim judicavi me scire aliquid  
 » inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum. »  
 (I. Cor. I. et II.) En vous prêchant, mes frères, je ne me  
 suis pas servi de discours sublimes, je n'ai pas invoqué  
 la sagesse humaine; je n'ai voulu vous montrer qu'une  
 chose, Jésus crucifié, pour vous faire entendre que toutes  
 nos espérances de salut se réduisent à l'imiter dans ses  
 douleurs. N'omettons pas de mentionner les beaux sen-  
 timens que Noël Alexandre a exprimés sur ce texte : « Quid  
 » mirum, si nullum fructum faciunt, qui prædicationem  
 » in eloquentiæ secularis artificio, in periodorum com-  
 » mensuratione, in verborum lenociniis humanæque ra-  
 » tionis excursibus totam collocant. Evangelium non do-  
 » cent sed inventa sua. Jesum crucifixum nesciunt, aca-  
 » demicos oratores libentius sibi proponunt imitandos,  
 » quam apostolos et apostolicos viros. Simpliciter ser-  
 » monis, non penitus christiana destitutam eloquentia,  
 » naturali decore ornatam, non fucatam, comitetur hu-  
 » militas concionatoris. Timeat ne superbia sua, gloriæ  
 » humanæ plaususque captatione ac ostentatione eloquen-  
 » tiæ, Dei opus impediatur. Quo major ejus humilitas, quo  
 » minor in medicis humanis fiducia, minor eloquentiæ  
 » secularis affectatio, eo magis spiritui et virtuti Dei ad  
 » conversionem animarum locus datur. » Ne soyons donc  
 pas surpris, dit encore cet auteur, que les sermons de ceux  
 qui ne cherchent qu'à les rendre sonores, fleuris, spiri-  
 tuels, ne produisent aucun fruit; celui qui agit ainsi ne-  
 glige Jésus-Christ et ne recherche que les autorités aca-  
 démiques. Aussi moins un discours aura d'ornemens,  
 moins il tâchera d'imiter l'éloquence du siècle, plus il  
 sera utile à la conversion des pécheurs.

XVI. Le célèbre et docte missionnaire don Jérôme



Sparana, de la vénérable congrégation des *Pii operarii* (des saints ouvriers) comparait ces prédicateurs au style fleuri et recherché à des feux d'artifice qui, tant qu'ils durent, font beaucoup de bruit, mais qui ne laissent après eux qu'un peu de fumée. Sainte Thérèse avait donc raison de dire que les orateurs sacrés font souvent beaucoup de mal à l'Église. Les apôtres, dit-elle, bien qu'en petit nombre, convertirent le monde parce qu'ils s'exprimaient simplement et avec le véritable esprit de Dieu; et comment se fait-il aujourd'hui que tant de prédicateurs convertissent si peu de pécheurs? parce que les prédicateurs gardent trop de respect humain, ce qui fait que peu d'auditeurs s'amendent. S. Thomas de Villeneuve confirme ces paroles de la sainte : « Multi prædicatores, » sed pauci qui prædicant ut oportet. » (Sern. 2. de Sp. San.) Donnez-moi dix prêtres animés d'un bon esprit, disait S. Philippe de Néri, et je vous donne le monde pour converti. Dieu demande par le canal de Jérémie : « Quare » igitur non est abducta cicatrix filiæ populi mei? » (VIII. 22.) Pourquoi, dit le Seigneur, la blessure de la fille de mon peuple ne guérit-elle point? S. Jérôme répond : « Eo » quod non sunt sacerdotes quorum debeant curari me- » dicamine; » parce que les prêtres n'appliquent pas les remèdes nécessaires. Le Seigneur dit encore en parlant des prédicateurs qui altèrent ses paroles : « Si stetissent » in consilio meo, et nota fecissent verba mea populo » meo, avertissem utique eos a via sua mala. » (Jer. xxiii.) Le cardinal Hugues dit en commentant ce texte : « Nota » fecissent verba mea, non sua; » les prédicateurs qui n'emploient pas un langage simple, ne prêchent pas la parole de Dieu, mais leurs propres paroles; de là vient que

tant de pécheurs restent abandonnés dans la fange du vice.

XVII. Oh Dieu ! quelle surprise et quel désordre ! Des religieux paraissent sur la chaire sacrée, même des religieux réformés qui, à leur humble habit, à leur dehors de vie pénitente, respirant le zèle et la sainteté, semblent promettre à leur auditoire des sentimens et des paroles enflammées d'amour divin, et ne lui font entendre qu'un tissu de subtilités, de descriptions, d'antithèses et autres choses semblables, exprimées en style boursoufflé et en périodes prétentieuses ; d'où il résulte que la plus grande partie de l'auditoire ne retire aucun fruit d'un sermon qu'il n'a pas compris ! Quelle compassion de voir des pauvres gens qui vont au sermon pour apprendre ce qu'ils ont à faire pour se sauver, et qui, après avoir écouté pendant une heure et plus le prédicateur, s'en retournent sans avoir rien entendu, et doublement fatigués de la peine qu'ils ont prise pour prêter une attention soutenue au prédicateur, et pour comprendre ce qu'il leur dit ! Cependant vous diront ces orateurs, nous avons vu tout l'auditoire attentif. Oui, leur répondrai-je ; c'était afin de vous comprendre, mais vous a-t-on compris ? Souvenons-nous de ce que dit Muratori ; j'ai vu des hommes de la campagne écouter, bouche béante, des panégyriques ; mais ces bonnes gens n'en comprenaient pas un mot. De là qu'arrive-t-il ? Que ces hommes, n'entendant rien aux sermons qu'on leur fait, les prennent si bien en aversion qu'ils n'y retournent plus et qu'ils ne s'amendent pas. C'est donc avec raison que le jésuite Gaspard Sanchez appelle ces prédicateurs les fléaux de l'Église ; car en vérité le plus grand mal qu'on puisse faire au peuple, c'est d'altérer la parole de Dieu, et c'est lui ôter toute sa force que de

la couvrir de fleurs et de faux brillans. Ainsi les ames restent privées des lumières et des secours qu'elles pouvaient recevoir.

XVIII. En second lieu, il faut que le prédicateur se serve des mots usuels et qu'il évite tous ceux qui sont étrangers, comme dit Muratori, au dialecte ou au langage des gens peu instruits. Ils doivent surtout se garder de parler comme les prédicateurs plus anciens, parce que les jeunes gens qui sont avides de louange, et qui entendent celles qu'on donne à ces prédicateurs, ne cherchent qu'à les imiter; et c'est ainsi que se perpétue l'abus des sermons fleuris, tandis que le peuple reste privé d'instruction. S. Jérôme dit que les prédicateurs vaniteux qui n'emploient que des mots recherchés et polis ressemblent aux femmes qui ne plaisent aux hommes que par leurs parures, mais qui ne plaisent point à Dieu. « Effeminae natae quippe sunt eorum magistrorum animæ, qui semper per sonantia componunt, et nihil virtute, nihil Deo dignum est in eis. » (S. Hieron. sup. Ezech.) Mais le P. Bandiera dans son *Jeronicameron* s'élève contre ceux qui disent que le choix des mots et le soin de les placer d'une manière élégante, loin d'édifier les auditeurs, font perdre la simplicité qui convient à des matières purement spirituelles, et contraignent le prédicateur à perdre son temps à la stérile étude des mots? Il n'approuve pas cette proposition; il prétend qu'un raisonnement orné fait mieux ressortir les maximes de la foi, le mérite de la vertu et la difformité du vice; il dit que c'est de ce style qu'ont écrit les saints Pères, que la dignité de la chaire le demande, que souvent ceux qui prétendent le contraire ne le disent que parce qu'ils ne possèdent pas à fond la langue toscane. Ainsi parle cet auteur qui assurément est le seul,

du moins à ma connaissance, qui tiennent un tel langage. Il s'agit donc de répondre à ces objections afin qu'elles ne puissent nuire à celui qui les lira. D'abord je ne sais, je l'avoue, comment le P. Bandiera a pu écrire de telles choses dans sa préface, puisque dans le livre même il convient en termes formels que là où l'auditoire se compose principalement de gens dénués d'instruction, « le sermon doit être écrit d'un style simple et facile, descendant même jusqu'au trivial, si l'avantage des auditeurs l'exige ainsi, car, ajoute-t-il, il n'en est pas du style des sermons, comme du style académique. » Au fond donc, l'avis du P. Bandiera est conforme au nôtre : là où l'auditoire se compose de gens ignorants, si l'on veut que le sermon porte des fruits, il doit être simple et même négligé ou trivial, selon la portée d'esprit des auditeurs. Comment donc cet écrivain a-t-il pu dire que la dignité de la chaire demande un style orné qui seul fait ressortir les choses spirituelles; comment accuse-t-il ceux qui sont d'un sentiment opposé de ne repousser le style fleuri et les termes choisis que parce qu'ils ne connaissent pas les ressources de la langue ?

XIX. Nous dirons premièrement que le P. Bandiera nous paraît suspect; nous n'ignorons pas que c'est un savant professeur très-versé dans la langue toscane; ne serait-ce point à un trop grand amour de cette belle langue qu'il faudrait attribuer son opinion? Pour prêcher à des chrétiens, dit S. Ambroise, ni la pompe des expressions, ni le choix des mots ne sont nécessaires. Le Seigneur a choisi pour prêcher la foi des pêcheurs ignorants, afin que la parole de Dieu sortît toute nue de leur bouche. « Prædicatio christiana non indiget pompa et cultu sermonis; ideoque piscatores homines imperiti electi sunt

» qui evangelizarent.» (In epist. ad Cor.) La parole de Dieu, dit encore le P. Noël Alexandre n'a pas besoin d'ornemens affectés, puisqu'elle apporte avec elle des agrémens qui lui sont propres; aussi plus elle est exposée d'une manière simple, plus elle est efficace. Qu'on se rappelle les termes de cet écrivain : « *Simplicitatem sermonis, non* » penitus christiana destitutam eloquentia, etc., que j'ai rapportée plus haut; on y trouvera la refutation complète du P. Bandiera. Plus la parole de Dieu est représentée simplement, plus elle touche le cœur des auditeurs; car elle est si vive, si active, dit l'apôtre, qu'elle pénètre comme une épée tranchante. « *Vivus est sermo Dei et ef-* » ficax, et penetrabilior omni gladio ancipiti. » (Heb. iv. 12.) Dieu avait déjà dit par l'organe de Jérémie que sa parole est un feu qui enflamme les cœurs, un marteau qui les broie comme des pierres. » Nunquid non verba » mea sunt quasi ignis, dicit Dominus, et quasi malleus » conterens petras? » (Jér. xxiii. 29.) Mais écoutons encore l'auteur de l'Ouvrage imparfait (Homil. 46) : « *Omnia* » verba divina, quamvis rustica et incomposita, viva sunt; » quoniam intus habent veritatem Dei, et ideo vivificant » audientem; omnia autem verba secularia, quoniam non » habent in se virtutem Dei, quamvis sint composita et » ingeniosa, mortua sunt; propterea nec audientem sal- » vant. » Ainsi la parole de Dieu, quoique simple et populaire, est en elle même pleine de vie, parce qu'elle porte en elle la vérité de Dieu qui persuade et touche le cœur. Les paroles prises du siècle sont des paroles mortes, parce qu'elles sont dépouillées de la vertu divine; et c'est pour cela qu'elles ne donnent point de fruit.

XX. Les pères, dit le père Bandiera, ont employé en écrivant un style orné. Je réponds que nous n'avons pas

entendu prêcher les pères, que par conséquent nous ignorons comment ils prêchaient de vive voix. Nous n'avons d'eux que leurs sermons écrits, et l'on sait que les sermons écrits sont toujours faits avec plus de soin. C'est là précisément la réflexion que fait Muratori en parlant de saint Ambroise. « Il est vrai que saint Ambroise parlait souvent d'une manière assez abstraite, mais nous n'avons pas les sermons qu'il prononçait devant le peuple. Il réduisait en traités les matières qu'il avait discutées sur la chaire, et il y ajoutait divers ornemens, qui faisaient disparaître la forme primitive de ses discours. Du reste, suivant le même Muratori, les plus célèbres pères de l'Église, ainsi que nous l'avons déjà dit, n° 9, préféreraient pour leurs sermons le style populaire au style élevé; et cela résulte non seulement de leurs propres sermons, mais encore de ce qu'ils ont écrit sur cette matière dans leurs autres ouvrages. Écoutons saint Jean-Chrysostôme au sujet des sermons ornés de paroles suaves et de périodes faites au tour : « *Hæc nos patitur timur verborum fucos conquærentes, et compositionem elegantem, ut delectemur proximum. Consideramus, quomodo videamur admirabiles, non quomodo morbos componamus.* » (Hom. xxxiii ad pop.) Et il ajoute qu'on peut regarder comme « *miser et infelix proditor* » celui qui agit ainsi. « *Nos non tonantia et poetica verba proferrimus, » dit saint Augustin, nec eloquentia utimur seculari sermone fucata, sed prædicamus Christum crucifixum.* » ( Serm. de acced. ad grat.)

XXI. Suivant le père M. d'Avila, le prédicateur doit monter en chaire avec un tel désir de conquérir des âmes, qu'il compte, avec le secours de la grâce, attirer à Dieu toutes les personnes qui assisteront à son sermon. Aussi saint Grégoire dit-il que le prédicateur doit s'abaisser et se

rappetisser de manière à s'accommoder à l'intelligence vulgaire de ceux qui l'écoutent : « *Debet ad infirmitatem audentium semetipsum contrahendo descendere ; ne dum parvis sublimia et idcirco non profutura loquitur, magis curet ostendere quam auditoribus prodesse.* » (Saint Greg. mor. l. 20 c. II.) C'est encore ce que dit Muratori, comme nous l'avons rapporté au n° 10 ; l'orateur sacré, dit-il, doit se figurer qu'il est lui-même un de ces hommes grossiers qu'il faut instruire, qu'il est par conséquent obligé de choisir l'éloquence la plus populaire afin de se trouver au niveau de l'intelligence vulgaire de ses auditeurs. L'art, dit-il en finissant, consiste à trouver ces manières de parler, ces figures qui frappent le plus dans le discours familier.

XXII. Saint Grégoire a tenu le même langage. Il regardait comme indigne d'un orateur évangélique de s'astreindre aux règles de la grammaire (nous disons, nous, à celles de l'académie de la Crusca). Aussi disait-il qu'en prêchant il se mettait peu en peine d'être taxé d'incorrection et d'ignorance : « *Non barbarismi confusionem devito, etiam præpositionum casus servare contemno, quia indignum existimo ut verba cœlestis oraculi restringam sub regulis Donati.* » (S. Greg. ap. s. Anton. r. p. histor. lit. 12. cap. III. § 12.) Saint Augustin commentant ces paroles de David, « *Non est occultatum os meum a te, quod fecisti in occulto ;* » et comme le mot *os* pouvait signifier la bouche ou un os, et que c'était d'un os que le prophète avait voulu parler, il n'hésita pas à écrire *ossum*, disant qu'il valait mieux être repris par les grammairiens que de n'être pas entendu par le peuple : « *Habeo in abscondito quoddam ossum : sic potius loquamur, melius est ut reprehendant nos grammatici quam non intelligant*

» populi. » (In psalm. cxxxviii. c. 115.) Voilà comment les saints ont apprécié l'élégance du langage quand ils parlaient au peuple. Dans le livre 4 de *doctr. christian.* cap. 28, il nous prévient et nous dit d'être prédicateurs de fait, non de paroles. « In ipso sermone malit (le prédicateur) placere rebus magis quam verbis; nec doctor » verbis serviat, sed verba doctori. » Sage recommandation ! Ce n'est pas nous qui devons nous assujétir aux mots avec le danger de n'être pas entendus, ce sont les paroles qui doivent nous servir pour nous faire mieux comprendre et convaincre et toucher nos auditeurs.

XXIII. C'est là ce que le prophète appelle rompre le pain : « Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis. » Voilà pourquoi les sermons des missions produisent tant de bien ; c'est que la parole de Dieu se distribue à tous. On me dira peut-être que je ne voudrais entendre prêcher que des missionnaires. Je demande d'abord ce qu'on entend par sermon de missionnaires. Est-ce un sermon sans ordre, sans art, sans esprit ? non. Les expressions inconvenantes ne vont nulle part, même dans le discours familier ; à plus forte raison dans un sermon où l'ordre est toujours nécessaire. On peut y faire entrer aussi l'art oratoire, les tropes et les figures quand l'occasion s'en présente. Votre révérence peut avoir remarqué que dans mon *Traité des exercices pour les prêtres*, quand je parle, partie III, de la manière de prêcher aux missions, j'ai fait entrer un abrégé substantiel de la rhétorique ; et Muratori a dit que les préceptes de la rhétorique s'accordent bien avec l'éloquence populaire, et qu'ils peuvent aider le prédicateur à porter ses auditeurs à mener une vie chrétienne. A la vérité, ajoute Muratori, quand on fait usage de l'art oratoire on ne doit pas le laisser connaître.



XXIV. Il n'est pas douteux que les sermons des missions ne doivent être dégagés de toutes citations latines. Quelques jeunes missionnaires remplissent leurs sermons de textes de l'Écriture et de longs passages des saints pères entassés les uns sur les autres; mais à quoi servent des citations latines, à des gens qui ne les comprennent pas? Sans doute les textes de l'Écriture servent à donner de l'autorité à ce qu'on dit, mais ce n'est que lorsqu'ils sont en petit nombre, et bien expliqués au peuple. Il vaut mille fois mieux ne citer qu'un seul texte et en extraire la moralité qu'il renferme, que d'accumuler des passages. On peut faire valoir encore quelque texte des saints pères, pourvu qu'il soit court, nerveux, et que la matière dont il s'agit y soit bien traitée. Voyez les sermons de missions du vénérable P. Paul Segneri, de l'aveu unanime, grand maître dans l'art de prêcher; et remarquez le petit nombre de passages latins qu'il a insérés dans ses sermons; il les a remplacés par des réflexions pratiques et par des moralités. La manière de dire dans les missions doit être assurément la plus simple possible, afin que le petit peuple l'entende bien et qu'il puisse être touché convenablement. La diction doit être rapide et les périodes concises, de sorte que celui qui n'aurait pas entendu les premiers mots du sermon puisse comprendre les autres; que, par exemple, celui qui n'arriverait qu'à la moitié puisse saisir à l'instant les paroles du prédicateur. C'est là ce qu'on ne peut guère obtenir de gens ignorans et grossiers. Si on leur fait un sermon dont toutes les idées s'enchaînent de telle manière que celui qui n'a pas entendu la première période ne comprend rien à la seconde ni aux suivantes. Pour obtenir du peuple une attention continuelle, nous dit Muratori, il faut lui parler souvent en l'apostrophant,

en employant la figure qui consiste à faire soi-même la demande et la réponse. En outre, il est essentiel d'éviter le ton monotone et emphatique des panégyriques, et le ton véhément et déclamatoire de certains missionnaires qui, sans parler du danger qu'ils courent de s'enrouer ou de se rompre quelque veine dans la poitrine, produisent l'ennui et la fatigue dans les auditeurs. Ce qui touche le peuple et fixe son attention, c'est de savoir varier à propos ses intonations, accompagner la voix du geste, sans excès, sans effort, s'arrêter ou reprendre à temps. Cette méthode, par sa variété, tient l'auditoire toujours attentif. Au reste, dans les sermons des missions, il ne faut jamais négliger de faire l'acte de contrition; c'est la partie la plus importante de l'exercice. On retirerait peu de fruit de la prédication, si les auditeurs ne se montraient contrits et bien décidés à changer de vie. Il faut encore contraindre le peuple dans son propre intérêt, à recourir dans les tentations à Jésus et à Marie; lui faire demander à la fin du sermon quelque grâce à la mère de Dieu comme le pardon des péchés, le don de la persévérance et d'autres semblables. Tout ce que je viens de dire là, au reste, appartient aux prédications des missions; mais j'ai voulu en faire mention ici, parce que chacun peut tirer avantage, dans l'occasion, de ce qui ne concerne que les missions.

XXV. Mais parlons maintenant des sermons du dimanche et de ceux du carême, qui doivent assurément différer de ceux des missions. Comme l'auditoire est toujours composé d'ignorans et de gens instruits, tous les sermons doivent être simples et populaires, si l'on veut en retirer quelque fruit. Je me souviens que le P. Vitelleschi prêchant à Naples dans l'église dite du Jésus-Neuf, non seulement l'église était pleine de monde, mais qu'en-

suite les confessionnaux étaient assiégés par le grand nombre de ceux qui voulaient se confesser. Le prédicateur, dit Muratori, doit choisir le style le plus populaire, même le plus bas, pour s'accommoder à l'intelligence bornée du peuple de la campagne ou même des cités. Je connais des contrées qui ont été sanctifiées complètement au carême par les sermons de prédicateurs qui avaient pris ce genre populaire. Aussi quelle misère de voir qu'il se fait tous les ans tant de sermons de carême aux gens de la campagne et qu'ils sont tous perdus; parce que, comme le prédicateur dit son sermon sans que personne y entende rien, les villageois qui d'abord accouraient finissent par s'en éloigner tout-à-fait en disant que le prédicateur parle latin. Pour moi je prierai volontiers ces prédicateurs, s'ils ne veulent rien changer à leurs sermons écrits en beau style, du moins dans la dernière semaine de carême, de faire faire au peuple des exercices spirituels en guise de mission, et cela vers le soir, au retour des travaux de la campagne; car le matin les gens de journée ne pourraient y assister; je suis bien certain, si mon avis était suivi, qu'on retirerait plus de fruit de ces exercices que de cent carêmes prêchés de la manière que je réproûve. On dira peut-être : nous sommes prédicateurs et non missionnaires. Peut-être même ces prédicateurs rougiront-ils de se livrer à de tels exercices, pour ne pas se compromettre ou de peur qu'on ne les prenne pour des prédicateurs vulgaires; car certainement dans ces exercices il faut prendre le style humble de ceux à qui l'on parle. Ce qui au surplus me console, c'est de savoir qu'il y a beaucoup de prêtres et de religieux qui, pendant le carême, font de ces sortes d'exercices.

XXVI. Pour ce qui est des sermons du dimanche, que de bien ne pourrait-on pas opérer par des sermons simples

et populaires! j'ajouterai qu'à Naples on expose chaque jour le saint-sacrement principalement dans les églises où se font les quarante heures, ce qui attire beaucoup de monde, surtout dans les basses classes. Le moyen de rendre fructueux les sermons qu'on y fait, ce serait de les écrire d'un style à la portée du peuple, et d'apprendre aux auditeurs à se préparer pour la communion, à faire l'oraison mentale, à visiter le saint-sacrement, à assister à la messe *en méditant sur la passion de Jésus-Christ, sur la pratique des vertus et d'autres choses semblables*. Mais cela se fait-il ainsi? En général, on n'entend que des sermons de haute conception et de style fleuri qu'on ne comprend guère. Le P. d'Avila fut prié une fois par un prédicateur de lui donner quelques bonnes règles pour prêcher avec fruit; d'Avila répondit que la meilleure règle c'était d'aimer Jésus-Christ. Et cette réponse était juste; car celui qui aime Jésus-Christ monte en chaire non pour se voir loué, mais pour gagner des âmes à Dieu. S. Thomas de Villeneuve disait que pour convertir les pécheurs, il fallait des traits brûlans d'amour divin afin de frapper leurs cœurs. Mais quelles flèches de feu peuvent sortir d'un cœur de neige, tel que celui d'un prédicateur qui ne parle que pour se faire un nom?

XXVII. Celui qui prêche d'un style élégant, dira-t-on, n'aime donc point Jésus-Christ? Ce n'est pas là ce que je prétends; ce que je sais bien, c'est que les saints n'ont pas prêché de cette manière. J'ai lu beaucoup de vies de ces saints ouvriers, et je n'ai jamais vu qu'on en louât aucun parce qu'il prêchait d'une manière élégante et fleurie; je ne trouve d'éloges que pour ceux qui prêchaient d'une manière simple et populaire. Ce fut ainsi que nous apprîmes d'abord à le faire l'apôtre S. Paul en disant: « Et sermo meus et prædicatio mea, non in persuabilibus hu-

» manæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritus et  
» veritatis. » (I. Cor. II. 4.) Ma méthode ne consiste pas ,  
disait-il , à chercher les vains ornemens de l'éloquence  
humaine, comme font les orateurs profanes, mais à mon-  
trer au peuple les vérités de la foi sans aucun mélange.  
« Apostolorum fuit, dit un commentateur, ostendere spi-  
» ritum eructantem arcana divina, ita ut alii cernerent  
» Spiritum Sanctum per os eorum loqui. » S. Thomas  
d'Aquin, dit l'auteur de sa vie, *lib. 3, cap. 2*, s'accommo-  
dait en prêchant à la capacité de ses auditeurs , et il abais-  
sait son génie jusqu'à exposer avec la plus grande sim-  
plicité les choses qui étaient le plus capables d'enflammer  
les cœurs et de nourrir l'esprit. Il n'employait que les ter-  
mes qui étaient de l'usage le plus ordinaire , et il disait  
souvent : « Tam apertus debet esse sermo docentis, ut ab  
» intelligentia sua nullos quamvis imperitos excludat. »  
On lit dans la vie de S. Vincent Ferrier qu'il compo-  
sait ses sermons non sur les livres écrits en beau style ,  
mais aux pieds du crucifix, et que c'était de là qu'il tirait  
son éloquence. Le P. Bartoli dit pareillement de S. Ignace  
de Loyola, *lib. 2, n. 41* : Là où les autres habillent  
la parole de Dieu, lui au contraire la dépouillait de tous  
vains ornemens pour la faire paraître plus grande et plus  
belle; car sa manière consistait à présenter ses raisonne-  
mens en quelque sorte nus, afin qu'ils parussent tels qu'ils  
étaient véritablement. Aussi, continue le même Bartoli ,  
les hommes instruits aimaient-ils à l'entendre parce que  
« dans sa bouche la parole de Dieu avait sa véritable  
vertu. » S. Philippe de Néri suivait la même méthode ;  
j'ai déjà dit plus haut qu'il avait ordonné à tous ses reli-  
gieux de prêcher simplement et que , s'il les entendait  
dire des choses trop relevées, il les faisait descendre de la

chaire. On raconte de même de S. François de Sales que les plus ignorans pouvaient très-bien le comprendre. On connaît ce qui arriva à monseigneur du Belley. Invité par le saint à prêcher, le prélat fit un très-beau sermon qui lui attira des éloges universels : François seul gardait le silence ; le prélat lui en demanda la raison. Vous avez plu à tout le monde, lui répondit François, un seul excepté. Invité à prêcher de nouveau, le prélat qui avait compris ce que François avait voulu dire, fit un second discours très-simple et tout moral, et cette fois le saint lui témoigna sa vive satisfaction. Un sermon est excellent, lui dit-il dans une autre occasion, lorsque l'auditoire, muet pendant le sermon, au lieu de louer le prédicateur, songe à la nécessité où il est de changer de vie. Le saint pratiquait ce qu'il disait ; bien qu'il prêchât à Paris, dit l'auteur de sa vie, devant un auditoire composé de princes, d'évêques et de cardinaux, il n'usait jamais d'ornemens et ne sortait pas de sa manière ; car il ne voulait pas acquérir du renom comme prédicateur éloquent, il ne voulait que gagner des âmes à Dieu. Il écrivit de Paris, à une religieuse de son ordre, en ces termes : J'ai prêché la veille de Noël devant la reine, dans l'église des capucins, mais je vous assure que je n'ai pas mieux prêché devant tant de princes et de princesses que je ne le fais dans notre pauvre et petite église. Comme ce saint prêchait dans le but de conquérir des âmes, il recueillait de ses sermons le plus grand fruit. Les autres, disait madame de Montpensier, avec leurs discours, se tiennent toujours guindés dans la région des nuages ; monsieur de Genève fond sur sa proie, il se saisit du cœur et s'en rend maître. Nous citerons dans peu ce que le saint a dit dans une lettre sur la manière de prêcher et sur les prédicateurs qui emploient un style fleuri.

On lit encore dans la vie de S. Vincent de Paul, chapitre XI, que non-seulement il prêchait d'une manière simple, mais encore qu'il exigeait des siens qu'ils fissent leurs discours du style le plus familier. Ce n'est pas le faste des paroles, disait-il souvent, qui aide au salut des âmes, c'est la simplicité, l'humilité qui dispose le cœur à recevoir la grâce divine. A l'appui de ces paroles il citait l'exemple de Jésus-Christ, qui aurait bien pu sans doute expliquer les mystères d'une manière proportionnée à leur sublimité, puisqu'il était la sagesse éternelle, et qui pourtant n'employait que des termes communs, afin de se mettre à la portée du peuple, et nous laisser le véritable modèle de la manière d'expliquer la parole divine. On dit enfin dans la vie de S. François Regis qu'il expliquait les vérités de la foi avec tant de clarté et de simplicité qu'il les rendait intelligibles à tous. Nous parlerons plus bas de la manière de prêcher de ce saint.

XXVIII. Je citerai encore le fait arrivé au père Taulère, dominicain. Il avait d'abord prêché sur un ton très-élevé, mais amené à une meilleure vie par le moyen d'un mendiant que Dieu lui avait envoyé, il cessa de prêcher pendant beaucoup d'années. Lorsqu'il recommença de prêcher, il changea tout-à-fait de méthode, et prit un style populaire. On raconte qu'à son premier sermon il excita tant de componction que beaucoup de personnes se trouvèrent mal dans l'église. Le P. d'Avila se servait dans ses sermons d'un langage si bas que beaucoup de gens le regardaient comme un ignorant ; de sorte qu'un jour un homme assez éclairé, mais dont la conscience n'était pas trop pure, dit à un ses amis : allons écouter cet ignorant d'Avila ; mais la grâce de Dieu le toucha par l'effet du sermon, et le fit changer de vie. Si le prédicateur ne rem-

plit pas son devoir , disait ce grand serviteur de Dieu , comme cela est rapporté dans l'histoire de sa vie, lib. 1, cap. 6 ; s'il cherche à plaire à l'oreille de ses auditeurs plutôt qu'à émouvoir leur cœur ; s'il vise aux belles paroles plutôt qu'à recueillir du fruit ; si enfin dans la recherche de ses pensées , c'est lui qui prêche ses propres conceptions au lieu de prêcher la parole de Jésus-Christ, il est dans un péril évident de se perdre lui-même. On trouve à peu près les mêmes sentimens exprimés dans la vie du P. Louis Lanuza, du P. Paul Segneri jeune, et de plusieurs autres serviteurs de Dieu.

XXIX. On voit par là quel compte auront à rendre à Dieu les prédicateurs qui se prêchent eux-mêmes au lieu de prêcher Jésus-Christ , ainsi que les supérieurs qui les admettent à prêcher. Pour moi , ayant entendu une fois un nos jeunes religieux prêcher avec beaucoup de recherche , je le fis descendre de la chaire au milieu de son discours. Et que ces prédicateurs ne doutent pas que si leurs supérieurs ne les punissent pas, ils seront punis de Dieu ; car le prédicateur est tenu de chercher le bien de chacun de ceux qui l'écoutent ; il remplit le rôle d'envoyé de Jésus-Christ, comme l'a dit l'apôtre de tous les prêtres : « Dedit nobis ministerium reconciliationis... et posuit in nobis verbum reconciliationis. Pro Christo enim » legatione fungimur, tanquam Deo exhortante per nos. (II. Cor. v. 18 et seq.) Ainsi, le prédicateur sur la chaire tient la place de Jésus-Christ ; il parle au nom de Jésus-Christ , à ceux qui l'entendent , afin de les faire rentrer en grâce. Si le roi, dit le père d'Avila dans une de ses lettres, envoyait un de ses vasseaux pour traiter d'un mariage pour lui , et que l'ambassadeur traitât pour lui-même , ne serait-il pas un traître ? Il en est de



même du prédicateur ; Dieu l'envoie pour traiter de la conversion des pécheurs, et il ne recherche que sa propre gloire, rendant ainsi sans effet la parole divine qu'il altère de manière à ce qu'elle ne rapporte aucun fruit. Aussi S. Jean Chrysostôme appelait-il le prédicateur vaniteux : « Miser et infelix proditor. » (Hom. 33 ad pop.)

XXX. Orner le sermon de hautes pensées et d'expressions choisies pour acquérir de l'honneur, en s'éloignant de la simplicité évangélique, c'est ce que l'apôtre appelle altérer la parole divine : « Non enim sumus sicut plurimi, » adulterantes verbum Dei, sed ex sinceritate, sed sicut ex » Deo, coram Deo, in Christo loquimur. » (II. Cor. II. 17.) « Adulterari verbum Dei, dit S. Grégoire (Mor. lib. II. c. 17.), en commentant ces mots, est, « ex eo non spiri- » tuales fructus, sed adulterinos foetus quærere laudis hu- » manæ. » Les adultères n'aiment pas à avoir des enfans, ils en sont au contraire fâchés ; car ils ne cherchent pas autre chose que leur propre satisfaction : tels sont les orateurs qui ne prêchent pas pour gagner des âmes, mais pour acquérir de la renommée. Mais qu'ils tremblent ; Dieu peut les repousser, comme le prophète les en a menacés : « Propterea ecce ego ad prophetas, ait Dominus, » qui furantur verba mea, projiciam quippe vos. » (Jer. xxxiii. 30 et 35.) Qui sont ceux qui dérobent la parole divine ? Ce sont ceux qui ne l'emploient que pour acquérir le renom de grand orateur, et qui privent Dieu de la gloire pour l'appliquer à eux-mêmes. Le prédicateur qui abonde en feuillage, disait S. François de Sales, c'est-à-dire en belles pensées, en expressions recherchées, court risque de se voir tailler et mettre au feu, comme l'arbre stérile de l'Évangile ; et Cornelius à Lapede (In Luc. VI. 26.), parlant de ces orateurs, n'hésite pas à dire qu'ils prêchent

mortellement, soit parce qu'ils abusent des fonctions de leur ministère pour acquérir de l'estime, soit parce qu'en prêchant ainsi ils empêchent le salut de beaucoup d'âmes qui se convertiraient si on leur avait présenté les vérités de la foi comme le faisaient les apôtres. « Prædicator, » dit Corneille, qui plausum quærit non conversionem populi, hic damnabitur, tum quia prædicationis officio ad laudem non Dei sed suam abusus est, tum quia salutem tot animarum sibi commissam impedit et avertit. » C'est ce qu'a dit le P. d'Avila, comme nous l'avons rapporté n. 28.

XXXI. Qu'importe qu'ils nous disent qu'ils ne cherchent que la gloire de Dieu? car celui qui prêche en termes tels qu'il n'est pas compris, empêche la gloire de Dieu en empêchant la conversion d'une portion de ceux qui l'écoutent; car, ainsi que le dit Muratori, le prédicateur est obligé de travailler au salut de chacun de ses auditeurs, comme s'il n'avait qu'un seul auditeur, ignorant ou savant; et si quelqu'un ne se convertit pas faute de l'avoir compris, il en rendra compte à Dieu, comme Dieu l'a déclaré par la bouche d'Ezéchiel : « Si » dicente me ad impium, morte morieris, non annuntia- » veris ei... ipse impius in iniquitate sua morietur, sanguinem autem ejus de manu tua requiram. » (Ez. III. 18.) Tous les prédicateurs connaissent ce passage, mais peu d'entre eux cherchent à le mettre en pratique. Il n'est pas douteux pourtant qu'il vaut autant ne point prêcher la parole de Dieu que de la prêcher altérée en style poli, de sorte qu'elle ne produira pas les fruits qu'elle aurait dû produire si elle avait été exposée d'une manière simple. S. Bernard dit qu'au jour du jugement comparaitront tous les ignorans pour accuser les prédicateurs qui auront

vécu à leurs frais, et n'auront pris aucun soin de leurs âmes. « Venient, venient ante tribunal viventis, ubi erit » pauperum accusatio, quorum vixere stipendiis, nec diluere peccata. » (S. Bern. apud Hugon. card. in Luc. 10.)

XXXII. Il faut se persuader que lorsque la parole de Dieu se trouve altérée par la recherche des expressions, elle reste énervée et sans force, de manière à n'être utile ni aux savans, ni aux ignorans. C'est S. Prosper qui le dit, ou, si l'on veut, l'auteur ancien qui a pris son nom : « Sententiarum vivacitatem sermo cultus ex industria » enervat. » (De vita contemp. lib. 3. cap. 34.) S. Paul avait dit auparavant : « Misit me Christus evangelizare, non in sapientia verbi, ut non evacuetur crux Christi. » (I. Cor. I. 17.) Sur quoi S. Chrysostôme a dit : « Alii externæ sapientiæ operam dabant; ostendit (apostolus) eam, non solum cruci non opem ferre, » sed etiam eam exinanire. » (Hom. 39. in epist. 1. Cor.) Ainsi la grande élévation des pensées et la recherche des expressions dans les sermons, empêchent entièrement le bien des âmes, fruit de la redemption de Jésus-Christ, ce qui faisait dire à S. Augustin, (Lib. contra Felic. c. 2.) : « Non » præsumam unquam in sapientia verbi, ne evacuetur » crux Christi; sed scripturarum auctoritate contentus » simplicitati obedire potius studeo, quam tumori. »

XXXIII. S. Thomas de Villeneuve, s'adressant à ces auditeurs qui perdent leur âme, et qui cherchent les sermons fleuris, s'écrie avec force : « O stulte! ardet domus » tua, et tu exspectas compositam orationem? » Mais ce reproche peut bien mieux se faire à ces prédicateurs qui, en parlant au peuple au milieu duquel se trouveront probablement plusieurs personnes en état de péché, cherchent des phrases polies et des périodes sonores, quand il faut

draît à ces ames des coups de tonnerre et des flèches pour les réveiller et les blesser, c'est-à-dire des paroles qui sortissent du cœur, au lieu d'aller les mendier à la Crusca. Si le feu prend à une maison, dit le P. Mansi dans sa *Bibliotheca prædicatorum*, quelle folie ne serait-ce pas de vouloir l'éteindre avec un peu d'eau-rose qu'on irait prendre à la pharmacie? Quand j'entends qu'on loue un prédicateur pour son beau style et qu'on ajoute qu'il a produit beaucoup de bien, je ne puis m'empêcher d'en rire, et je dis que cela n'est pas possible. Pourquoi? direz-vous; parce que Dieu ne concourt pas à l'œuvre de ces prédicateurs. « Prædicatio mea non in persuasibilibus humanæ » sapientiæ, etc. » A quoi servent nos paroles si elles ne sont pas animées de l'esprit divin et de la vertu de la grâce? « Hæc verba apostoli, dit Origène, quid aliud sibi » volunt quam non satis esse quod dicimus, ut animas » moveat hominum, nisi doctoris divinitus adsit cœlestis » gratiæ energia, juxta illud : Dominus (Psalm. LXXVII. 15) » dabit verbum evangelizantibus virtute multa. » Le signe est avec celui qui prêche sa parole toute nue, sans vanité; il donne de la force à ses paroles, afin que le cœur de ses auditeurs soit touché, mais il s'éloigne du prédicateur aux paroles choisies. La recherche dans les mots selon la science humaine, dit S. Augustin, énerve la parole divine et fait évanouir le bien qu'on pouvait en attendre.

XXXIV. Quel compte auront à rendre à Dieu les prêtres qui prêchent avec vanité! Sainte Brigitte (Rével. lib. 6, cap. 35.) vit l'ame d'un prédicateur condamnée aux peines de l'enfer pour avoir prêché de la sorte; et le Seigneur dit ensuite à la sainte que ce n'est point lui qui parle par la bouche des prédicateurs vaniteux, mais le démon. Un jour que je m'entretenais avec le P. Sparano, il me rap-

porta un fait terrible : il me dit qu'un prêtre qui prêchait avec recherche, étant sur son lit de mort, ne sentait pas en lui cette douleur de ses péchés, cette contrition nécessaire pour le salut, et qu'il entendit une voix sortant d'un crucifix qui était au chevet de son lit lui dire : Je te donne la componction que tu as procurée aux autres quand tu prêchais. Le fait que rapporte le P. Gaétan Marie de Bergame, capucin, dans son livre : l'Homme apôstolique sur la chaire, chap. 15, n. 10, est plus terrible encore ; il le tenait d'un autre capucin à qui la chose était arrivée. Ce capucin étant jeune avait commencé de prêcher avec une éloquence mondaine dans l'église de Brescia. Au bout de quelques années prêchant dans la même église, il fit entendre un discours dans le genre apôstolique ; on lui demanda pourquoi il avait ainsi changé de style : « J'ai connu, répondit-il, un prédicateur fameux semblable à moi pour la vanité qu'il mettait à prêcher ; c'était un religieux, mon ami. Quand il fut atteint de sa dernière maladie, il ne fut pas possible de l'engager à se confesser ; je me rendis auprès de lui, et lui parlai avec force ; et lui me regardant d'un œil fixe ne me répondait pas. Le supérieur imagina pour lors d'apporter dans sa cellule le saint-sacrement, comptant l'exciter ainsi à prendre les sacremens ; mais quand on lui dit : Voici Jésus-Christ qui est venu pour t'accorder le pardon, il se mit à crier avec l'accent du désespoir : C'est là ce Dieu dont j'ai trahi la sainte parole. Nous nous mîmes tous alors à prier le Seigneur d'avoir pitié de lui ; quelques-uns lui dirent de se confier en la miséricorde divine ; et il répondit d'une voix encore plus forte : C'est là, ce Dieu dont j'ai trahi la sainte parole ; il n'y a point de miséricorde pour moi. Nous cherchâmes encore à ranimer en lui l'espérance, et pour la troisième

fois il fit la même réponse ; seulement il ajouta : Par le juste jugement de Dieu , je suis damné. Aussitôt après il expira. C'est là, dit alors le capucin au père Gaétan, ce qui a causé en moi le changement que les Bresciens ont remarqué. »

XXXV. Quelqu'un peut-être rira de ces deux faits et de toute ma lettre ; mais celui qui rira, je l'attends devant le tribunal de Jésus-Christ. Du reste j'entends fort bien que ce n'est pas toujours, ni avec toute sorte de gens qu'il faut raisonner comme je l'ai fait jusqu'ici. Quand l'auditoire est tout composé de prêtres et de gens instruits le prédicateur doit parler un langage plus cultivé ; mais son discours n'en doit pas moins être simple, familier même, de ce genre familier dont on converse entre gens instruits ; mais il faut s'abstenir de conceptions élevées et de mots étudiés, autrement plus le discours sera travaillé, moins il produira de fruits. « *Quod luxuriat in flore sermonis, hebetatur in fructu.* » (S. Ambr. in psalm. cxviii.) La pompe qui se montre dans les expressions nuit à l'utilité du fond. S. Augustin disait que le prédicateur qui cherche par son style le plaisir des auditeurs, n'est point un apôtre qui convertit, mais un orateur qui trompe. On peut dire de ses auditeurs ce qu'on a dit des juifs qui, en écoutant Jésus-Christ, admiraient sa doctrine et ne se convertissaient point : « *Mirabantur et non convertebantur.* » Ils diront : Il a très-bien parlé ; mais ils ne font aucun profit pour eux-mêmes de ces paroles dont ils n'admirent que l'élégance. S. Jérôme écrivant à Népotien, lui recommande de chercher à faire couler des larmes des yeux des auditeurs plutôt qu'à exciter leurs applaudissemens : « *Docente in ecclesia te non clamor populi sed gemitus suscitetur. Auditorum lacrymæ lau-*

des tuæ sint. » (Epist. ad Népot.) S. François de Sales écrivait la même chose à un prêtre, mais d'une manière encore plus expressive. « Au sortir de l'église je ne voudrais pas qu'on dit : Ah ! c'est un grand orateur ; il a une mémoire d'ange ; il ne manque pas de savoir, il a d'assez bonnes choses ! mais je voudrais entendre ces autres mots : Oh ! que la pénitence est une chose nécessaire ! Mon Dieu ! que vous êtes bon et juste ! et d'autres choses semblables ; ou bien encore qu'ayant fait impression sur le cœur des assistans, ceux-ci ne rendissent pas d'autre témoignage du mérite du prédicateur que de changer tout-à-fait de vie. »

XXXVI. Qu'un prédicateur s'attache à bien dire : pense-t-il pour cela que tous le loueront ? non, il sera loué par les uns, critiqué par les autres ; ceux-ci blâmeront une chose, ceux-là au contraire l'approuveront. Et voilà la folie de ces orateurs qui ne prêchent qu'eux-mêmes et non Jésus-Christ, c'est qu'avec toute la peine qu'ils se donnent, ils n'obtiennent pas l'approbation générale qu'ils demandent. Celui qui au contraire prêche Jésus-Christ crucifié est toujours certain du succès, car de cette manière il plaît à Dieu, et c'est là le but qu'il doit se proposer ; l'unique fin de toutes nos actions, devant toujours être de plaire à Dieu. Rappelez ici ce qu'écrivit Muratori à ce sujet et que nous avons rapporté dans notre n° 6. « Quand le prédicateur s'exprime en beau style, ceux qui l'entendent se plaisent à l'écouter ; ils admirent son génie, mais ils s'occupent assez peu d'eux-mêmes, etc. »

XXXVII. Un malade, disait Sénèque, ne cherche pas le médecin qui parle bien, mais celui qui guérit. Vous voulez me plaire ? mais il ne s'agit point de cela ; j'ai besoin de remèdes actifs. « Non quærit æger medicum elo-  
» quentem, sed sanantem. Quid oblectas ? aliud agitur ;

» *urendus, secandus sum ; ad hæc adhibitus es.* » (Sen. *epist. LXXV.*) « *Illius doctoris libenter vocem audio,* » disait S. Bernard, « *qui non sibi plausum sed mihi planctum* » *moveat.* » (Serm. LIX. in cant.) Je me souviens que le nommé don Nicolas Capasso, homme fort instruit, allait un jour écouter le chanoine Gizzio, qui faisait faire des exercices spirituels aux frères de la congrégation du Saint-Esprit, et il y allait parce que ce digne serviteur de Dieu prêchait la parole divine à la manière des apôtres ; s'il eût prêché de tout autre manière, don Nicolas y aurait trouvé tant à dire que, pour ne point perdre de temps, il ne s'en serait pas approché. C'est que la parole de Dieu n'a besoin que de simplicité pour plaire même aux savans. Muratori dit du P. Paul Segneri jeune, dans la vie qu'il a écrit de ce père, que bien qu'il prêchât de la manière la plus populaire et même la plus basse, il plaisait si bien à tous qu'il touchait les cœurs des plus instruits. Je trouve de même dans la vie de S. Jean-François Regis (*Lib. II. pag. 126.*) que ses discours étaient fort simples. « Il ne prétendait qu'à instruire le peuple, et cependant les nobles, les ecclésiastiques et les prêtres réguliers de la ville du Puy allaient à son catéchisme avec tant d'empressement que deux ou trois heures avant qu'il commençât, toutes les places étaient prises, et les habitans du Puy en général aimaient mieux sa sainte simplicité que l'élégance étudiée des meilleurs prédicateurs. C'est lui, disaient-ils, qui véritablement prêche Jésus-Christ et sa divine parole ; les autres ne viennent nous prêcher que leur propre parole qui est tout humaine. » Le fait qu'on raconte à ce sujet est admirable. Il y avait un prédicateur qui prêchait le carême dans la cathédrale de cette ville en même temps que le saint prêchait la mission. Tout étonné de ce que



les gens qui composaient auparavant son auditoire l'abandonnaient pour aller écouter un ignorant, il alla trouver le père provincial des jésuites et lui dit que le P. Régis était un saint homme, mais que sa manière de prêcher ne convenait pas à la dignité de la chaire et que la bassesse de son style déshonorait son ministère. Avant de le condamner, lui répondit le provincial, allons ensemble l'écouter. Or il arriva que le provincial se sentit si frappé de la force avec laquelle le saint expliquait les vérités évangéliques, qu'il ne fit que pleurer tout le temps du sermon. Ah! mon père, dit-il à son compagnon en sortant de l'église, plutôt au ciel que tous les orateurs sacrés prêchassent ainsi. Laissons prêcher celui-ci avec sa simplicité apostolique. Là est le doigt de Dieu. Le prédicateur lui-même fut si ému du sermon de S. Régis qu'au lieu de le censurer comme il avait eu l'intention de le faire, il lui donna les éloges qu'il méritait.

XXXVIII. Disons maintenant quelque chose des panégyriques, comme je m'y suis engagé. Pourquoi les panégyriques que l'on fait aujourd'hui ne produisent-ils aucun fruit? Que de bien pourtant ne produiraient-ils pas s'ils étaient écrits d'une manière simple, si les vertus du saint s'y voyaient exposées avec quelques pieuses réflexions, si les auditeurs y trouvaient au moins une invitation à imiter le saint dont on leur fait l'histoire! Tel est certainement le but des panégyriques, et c'est pour cela que les maîtres spirituels recommandent si fort la lecture de la vie des saints. S. Philippe de Néri, dit l'auteur de sa vie, mettait la plus grande importance à ce que ses religieux lussent en chaire une vie des saints offrant des exemples à suivre, afin que la doctrine s'inculquât mieux dans l'esprit des auditeurs; mais il voulait qu'ils la lussent de manière

à exciter la componction plutôt que l'étonnement : le P. Jean Dielegis, auteur d'un Essai sur la manière de faire les panégyriques, dit que si les panégyriques ne produisent pas de bien, c'est la faute des auditeurs qui ne viennent que pour entendre un discours élégant, une historiette bien ornée; il aurait parlé plus exactement s'il eût dit que le mal vient des orateurs qui remplissent leurs discours de phrases recherchées et de mots affectés, pour s'attirer des éloges, tandis qu'ils ne devraient songer qu'à porter les auditeurs à l'imitation du saint dont ils peignent les vertus. Mais écoutons encore Muratori dans son ouvrage déjà cité de l'éloquence populaire, chapitre XIII. Oh! c'est là que les orateurs sacrés pour la plupart sèment les fleurs de tout genre et font parade de leur éloquence. Cependant le but du panégyrique c'est de conduire les auditeurs par de tels exemples à la pratique des vertus; mais combien peu s'occupent de ce résultat! O bon Dieu! que d'exagérations déréglées! que de réflexions étranges! que de folie souvent dans un seul mot!

XXXIX. Et en vérité quel profit retirer des panégyriques composés par des érudits qui les remplissent de fleurs, de pointes, de pensées ingénieuses, de descriptions, de paroles rédundantes, de périodes tirées, le tout si éloigné de la commune intelligence, que pour le comprendre il faut que le savant même prête toute son attention, chose qui convient à peine pour les discours académiques, où l'orateur n'a d'autre but que d'acquérir de la réputation. Quelle manière, grand Dieu! disait un homme que j'ai connu, que de voir un ministre de Jésus-Christ perdre beaucoup de temps pour arrondir des périodes et entasser ornemens sur ornemens! Et que résulte-t-il de là? Ya-t-il profit pour l'orateur ou pour les auditeurs? Pour le

premier, un peu de fumée ; pour les autres, rien ou à peu près rien, parce qu'ils ne comprennent pas, ou que s'ils comprennent, ils perdent le temps à s'entretenir de ce vain murmure de mots qu'ils ont entendu, de ces pensées qui les ont frappés en passant. Cet homme dont je viens de parler avait besoin lui-même de six mois pour composer un panégyrique. Des personnes dignes de foi m'ont assuré que lorsqu'il sentit sa mort prochaine, il donna l'ordre de jeter au feu tous ses écrits. On m'a assuré de plus que se sentant louer un jour pour ses divers panégyriques, il ne put retenir cette exclamation : Hélas ! ce sont ces panégyriques qui me feront condamner ! Muratori s'exprime ainsi dans un autre ouvrage intitulé : De la Charité chrétienne, tom. 2. chap. xxv. « Eh ! pourquoi tant de panégyriques qui n'aboutissent d'ordinaire qu'à un vain étalage d'esprit et de subtilités sorties d'un cerveau creux, que personne n'entend ?.... Si l'on veut que le panégyrique soit profitable, qu'on le fasse avec cette éloquence populaire et intelligible qui instruit et touche les savans, et qui plus d'une fois n'est pas assez connue de tel qui se figure être plus savant que les autres. Ah ! plutôt au ciel qu'on abolit à jamais dans l'Église les panégyriques pleins de vent, pour y substituer des discours dans le genre simple et familier, comme dit cet auteur qui ne fut pas moins recommandable par sa piété que par son érudition. »

XL. Avant de finir, il faut que je réponde à l'opinion de votre révérence qui pense qu'une des principales parties de l'art consiste à plaire, et que par conséquent là où des hommes instruits peuvent assister au sermon, il convient que le sermon soit écrit correctement, afin que les auditeurs de cette classe soient satisfaits. Mais ce ne

sera point moi, mon père, qui vous répondrai; ce sera S. François de Sales, de qui j'emprunterai les paroles sans y rien changer. Je les trouve dans sa première lettre à un ecclésiastique sur la manière de prêcher. « Les longues périodes, les paroles choisies, les gestes affectés et d'autres choses de ce genre sont la peste des sermons; le plus beau de tous les artifices c'est de n'user d'aucun artifice. Il faut seulement que nos paroles inspirées par l'amour intérieur sortent du cœur plutôt que de la bouche. Le cœur parle au cœur, la langue ne parle qu'à l'oreille. La contexture doit être naturelle sans vains ornemens, sans paroles affectées. Nos pères et tous ceux qui ont écrit ou prêché avec succès se sont abstenus d'un langage trop poli et d'ornemens mondains parce qu'ils parlent aux cœurs avec leur cœur, comme un bon père parle à ses enfans. Le prédicateur doit tendre à un but, c'est de convertir les pécheurs et de perfectionner les justes; lorsqu'il monte en chaire, il faut qu'il dise en son cœur : « Ego veni ut isti vitam habeant et » abundantius habeant... » Je sais que bien des gens disent que le prédicateur doit plaire; pour moi je distingue, et je dis qu'il y a un plaisir qui tient à la doctrine même qu'on prêche et à l'émotion des auditeurs. Quelle est en effet l'ame assez insensée pour ne pas avoir un plaisir extrême à ce qu'on lui montre le moyen de marcher vers le ciel, de gagner le paradis, ou qui ne comprenne l'amour que Dieu a pour elle? Pour plaire de cette manière il ne faut rien négliger de ce qui peut instruire et toucher. Mais il est une autre espèce de plaisir, c'est une espèce de chatouillement produit à l'oreille par une certaine élégance profane, une combinaison artificielle des mots. Et quant à cette sorte de plaisir, je dis nettement qu'un prédicateur ne doit pas y prétendre, et

qu'il doit le laisser aux orateurs mondains, aux charlatans et aux courtisans; j'ajoute que ceux qui prêchent ainsi ne prêchent point Jésus crucifié, mais qu'ils se prêchent eux-mêmes. S. Paul déteste les prédicateurs *prurientes auribus*, c'est-à-dire ceux qui veulent plaire à ceux qui les entendent. Et il est à remarquer que les documens empruntés à ce saint ont été reçus par la sainte Église qui nous fait demander que par la pratique de ces documens nous arrivions à la vie éternelle : « Concede » propitius ut, ejus dirigentibus monitis, æterna gaudia » consequamur. » Ce sont les termes de l'office du saint.

XLI. Le savant théologien Habert parlant de la manière suivant laquelle doivent prêcher les ministres de l'Évangile, s'exprime de la sorte : « Evangelii minister » delectabit, si sit sermonis apti, facilis ac perspicui. » (Tom. 7. c. 4. v. 10.) Le plaisir que peut donner le prédicateur, c'est d'offrir des raisonnemens clairs, faciles et proportionnés à l'intelligence de ses auditeurs. C'est alors que ceux-ci peuvent véritablement jouir, comme le dit S. François, en entendant les vérités éternelles et les maximes de l'Évangile, ou en apprenant ce qu'ils doivent faire et ce qu'ils doivent éviter pour se sauver ; ils jouiront en se voyant contrits de leurs péchés, pleins de confiance en la miséricorde divine, et le cœur brûlant d'amour. S. Augustin dit (Tract. 26. in Jo.) que, si les plaisirs des sens procurent des jouissances, on doit en trouver bien davantage dans la connaissance de la vérité, car il n'est rien que l'ame désire autant que cette connaissance. « Quid » enim fortius desiderat anima quam veritatem? » S. François de Sales, dans son Traité de l'amour de Dieu, livre 3, chapitre 9, s'exprime de la même manière : « La vérité est l'objet de l'entendement, et c'est pour cela que

celui-ci trouve tant de plaisir à la connaître ; et plus cette vérité est sublime, plus le plaisir est grand. Les philosophes de l'antiquité abandonnèrent les richesses, les honneurs, les jouissances, pour rechercher les vérités de la nature ; et, suivant Aristote, la félicité humaine consiste dans la sagesse, c'est-à-dire dans la connaissance de la vérité. » De là le saint conclut qu'une ame ne peut pas avoir de plus grande satisfaction que de connaître les vérités de la foi ; d'autant que cette connaissance n'est pas seulement délectable, mais qu'elle est encore éminemment utile, puisque d'elle dépend notre félicité actuelle et éternelle. Le prédicateur doit donc chercher à plaire à son auditoire, dit S. Antonin, mais de quelle manière ? de manière que l'auditoire ému cherche à imiter les choses dont il vient d'être entretenu. « *Ut sic moveat affectum ut flectat, » scilicet curando, ut quæ dicta sunt velit implere.* » (Par. 3. trac. 18. c. 5. v. 2.) La ruine de l'Église, dit S. Jean Chrysostôme, est dans l'empressement des orateurs sacrés, non pour remplir de componction leur auditoire, mais pour lui plaire par de beaux discours, comme si les auditeurs n'étaient venus que pour entendre un excellent chanteur chanter un beau motet du haut de la chaire : « *Subvertit ecclesias, quod et vos non quæritis sermonem » qui compungere possit, sed qui oblectet quasi cantores » audientes. Et idem sit ac si pater videns puerum ægro- » tum, illi, quæcumque oblectant, porrigat. Talem non » dixerim patrem. Hoc etiam nobis accidit, flosculos » verborum sectamur ut oblectent, non ut compunga- » mus, et laudibus obtentis abeamus.* » (Hom. 3. in Actor.) Ces paroles sont claires. Votre révérence entend bien le latin ; elles n'ont donc pas besoin d'explication. Oui, mon père, il y a beaucoup d'orateurs sacrés qui plaisent beau-

coup avec leur diction élégante et harmonieuse, et qui attirent par là un grand concours ; mais je voudrais bien qu'on me dit combien d'auditeurs, charmés de ces discours remplis de pointes et de fleurs, sont sortis de l'église avec la contrition de leurs péchés et la ferme volonté de changer de vie ? Quand on parlait à S. François de Sales de prédicateurs qui avaient beaucoup de vogue, il répondait : Dites-moi de grâce combien de personnes se sont converties avec leurs sermons ?

XLII. D'autres, croyant mieux plaire, ornent, ou, pour mieux dire, salissent leurs discours de facéties et de contes ridicules, et ils vont jusqu'à dire que cela est nécessaire dans les instructions ou catéchismes qu'on donne au peuple pour l'attirer et le rendre attentif. Pour moi, ce que je sais, c'est que les pères dans leurs instructions ne font point rire, mais qu'ils font pleurer. Quand S. François Régis prêchait ses sermons, qui n'étaient pas autre chose que des instructions, les assistans ne faisaient que pleurer, du commencement à la fin. Qu'on se permette quelque innocente plaisanterie qui naît du sujet même, je le veux bien ; mais vouloir convertir l'instruction en scènes de comédie, comme le font quelques-uns qui sont toujours disposés à raconter quelque historiette, quelque conte amusant accompagnés de saillies et de gestes calculés pour faire rire l'auditoire, je ne sais en vérité comment cela peut convenir à la sainteté du lieu où l'on se trouve, ni à la dignité de la chaire du haut de laquelle l'instructeur, faisant l'office d'envoyé de Jésus-Christ, explique la parole divine. Les auditeurs riront et ils conserveront même leur gaîté jusqu'à la fin ; mais quand ils auront ri, ils resteront distraits, ou ils ne s'occuperont que de retourner dans leur mémoire le fait qu'on leur aura raconté,

au lieu de suivre le gracieux instructeur dans ses explications sur la moralité de l'historiette ; car, pour ne pas avoir l'air d'un charlatan en chaire, il voudra tirer à toute force de ce qu'il a dit des instructions morales. Cela arrivera avec le vulgaire, car s'il y avait dans l'auditoire des hommes de sens, cela leur donnerait des nausées. Les hommes aiment assez à voir danser ; mais si l'on voyait un individu s'en aller dansant par les rues de la cité, n'exciterait-il pas la pitié de ceux qui pourraient le voir ? On aime aussi à entendre des facéties, mais on n'aime pas à les voir tomber du haut de la chaire, lieu sacré d'où doit sortir seule la parole de Dieu. C'est une erreur de croire que les auditeurs ne se présenteraient pas, si on les sevrant de ces facéties. Je soutiens au contraire qu'ils viendraient en plus grand nombre et qu'ils feraient plus d'attention, lorsqu'ils seraient convaincus qu'ils ne doivent pas donner à la dissipation le temps destiné à l'instruction pour le salut de l'âme. C'en est assez de tout ce que je viens de vous dire, pour que vous puissiez vous rendre compte de l'étonnement que m'a causé votre proposition que le prédicateur doit chercher à plaire à son auditoire par un style poli et orné. J'espère dans le Seigneur qu'il vous délivrera de cette grande erreur qui ne serait pas seulement nuisible à vous-même, mais qui le serait encore à tous ceux qui assisteraient à vos sermons.

XLIII. Puisque votre révérence à la fin de sa lettre me demande quelques renseignemens sur les moyens de prêcher avec fruit, je vous engage à vous réduire le plus possible dans vos sermons à parler des dernières fins de l'homme, de la mort, du jugement, de l'enfer, de l'éternité, etc. ; car ce sont là les choses qui font d'ordinaire le plus d'impression et qui portent les hommes à bien vivre. Vous



pouvez aussi parler souvent dans vos sermons de cette paix intérieure dont jouit celui qui est dans la grâce de Dieu. Ce fut ainsi que S. François de Sales retira tant d'ames de la mauvaise voie, ce qui lui valut les plus grands éloges de la part du roi de France, Henri IV, tandis que ce prince ne disait rien de ces prédicateurs qui font voir le chemin de la vertu si hérissé de difficultés, que l'ame désespère d'y pouvoir entrer. Je vous engage encore à parler souvent de l'amour que Jésus-Christ nous a montré dans sa passion et dans l'institution du saint-sacrement, de même que celui qu'à notre tour nous devons ressentir pour notre aimable Rédempteur. Je vous dis cela, parce qu'en général il y a très-peu de prédicateurs qui parlent de l'amour de Jésus-Christ. Il est certain que tout ce qui se fait par la crainte des châtimens, et non par amour, a peu de durée. Un grand serviteur de Dieu, le P. Janvier Sarnelli, disait : Je voudrais ne pas faire autre chose que d'aller partout prêchant : Aimez Jésus-Christ, aimez Jésus-Christ, car il le mérite. Je vous prie aussi de recommander souvent à votre auditoire la dévotion envers la sainte Vierge, parce que c'est par son canal que nous arrivent toutes les grâces ; faites qu'à la fin de votre sermon le peuple ait recours à cette bonne mère pour obtenir d'elle quelque grâce importante, telle que le pardon des péchés, le don de persévérance et l'amour de Jésus-Christ.

XLIV. Je vous engage surtout à insinuer à vos auditeurs la nécessité des pratiques pieuses qui donnent le moyen de se maintenir en état de grâce, comme d'avoir grand soin de ne point arrêter ses regards sur des objets dangereux ; de fuir les occasions qu'on ne trouve que trop en conversant avec les personnes d'un autre sexe ou en

fréquentant de mauvaises compagnies ; de fréquenter les sacremens ; d'entendre la messe chaque jour ; d'entrer dans quelque congrégation ; de faire l'oraison mentale et de lire avec fruit des livres spirituels ; de visiter le saint-sacrement et la vierge Marie. Recommandez la soumission à la volonté de Dieu dans l'adversité, car c'est dans cette soumission qu'est tout notre salut. Exhortez vos auditeurs à recourir chaque jour à Jésus et à Marie pour obtenir la persévérance, surtout quand ils éprouvent des tentations ; et surtout faites goûter au peuple la prière, ce grand moyen de salut, dont on néglige presque entièrement de parler, quoiqu'on sache bien que c'est par la prière que nous obtenons tous les biens. Je sais que les prédicateurs de haut rang n'aiment pas à parler de toutes ces choses parce qu'ils les regardent comme communes et triviales, et qu'en parlant d'elles ils ne peuvent pas faire montre de leurs belles phrases. Mais ainsi prêcha S. François de Sales qui convertit tant d'ames. Toutes les fois qu'il le pouvait, il insinuait quelque pratique de vie chrétienne ; tellement que dans une contrée où il se trouvait, les habitans lui demandèrent par écrit les règles de pratique qu'il leur avait indiquées de la chaire, afin qu'il leur fût plus aisé de les suivre.

XLV. Si tous les orateurs sacrés suivaient ce bel exemple ; s'ils prêchaient avec le seul désir de plaire à Dieu ; s'ils parlaient des vérités éternelles et des maximes de l'Évangile toutes nues et sans apprêt ; s'ils recommandaient les pratiques religieuses comme remède contre le péché et moyen de persévérance, le monde changerait bientôt de face, et Dieu ne serait pas aussi offensé que nous le voyons. Nous observons que si, dans un pays, il se trouve un prêtre plein de ferveur, qui prêche véritablement Jésus

crucifié, ce pays devient saint ; si dans une église on fait un sermon simple mais nerveux, vous voyez l'auditoire tout plein de componction ; et si lous ne se convertissent pas, ou si la conversion n'est pas entière, du moins elle est commencée chez beaucoup d'individus. Or si partout on prêchait ainsi, quel immense avantage pour les ames !

Je n'en dirai pas davantage pour ne point fatiguer ; mais si vous avez eu la patience de lire jusqu'au bout ma si longue lettre, je vous prie de vouloir bien faire avec moi la prière suivante à Jésus-Christ.

O Sauveur du monde, que le monde connaît peu, souvent par la faute de vos ministres ; vous qui pour sauver les ames avez donné votre vie, ah ! par les mérites de votre passion, daignez éclairer et fortifier tant de prêtres qui pourraient convertir tous les pécheurs et sanctifier la terre s'ils prêchaient votre parole sans vanité, mais avec simplicité comme vous l'avez fait vous-même et comme l'ont fait vos disciples ; mais ils se prêchent eux-mêmes et ne vous prêchent pas, de sorte que le monde est rempli de prédicateurs et que l'enfer se remplit d'ames. Seigneur, empêchez la ruine de votre Église si mal servie par les prédicateurs ; humiliez s'il le faut, pour l'exemple des autres et par quelque signe visible, quelqu'un de ces prêtres vaniteux qui se permettent d'altérer votre sainte parole, afin qu'ils s'amendent et que l'avantage du peuple ne soit plus retardé. Je l'espère ainsi ; ainsi soit-il.

Je finis en me recommandant aux prières de votre révérence, et suis, etc. Alphonse-Marie, évêque de Sainte-Agate, etc.

---

## LETTRE DEUXIÈME.

A UN NOUVEL ÉVÊQUE,

Où il est question de la grande utilité spirituelle qui résulte pour le peuple de la sainte mission.

I. J'ai reçu la lettre de votre seigneurie illustrissime, par laquelle vous m'apprenez que votre louable intention est d'envoyer la mission dans tous les lieux de votre diocèse au commencement de votre épiscopat ; j'apprends aussi les difficultés que vous éprouvez de la part de ce curé ; pour obéir aux ordres de votre seigneurie illustrissime, je vais exposer d'abord ce que je crois juste et convenable sur cette matière ; je répondrai ensuite aux frivoles objections du curé.

II. Il est certain, monseigneur, que la conversion des peuples est le plus grand bien que Dieu fasse aux hommes. Le don de la grâce accordé à un pécheur, dit le docteur angélique, vaut mieux pour lui que le don même de la béatitude de la gloire. (S. Thom. 1. 2. qu. 113.) Or, voilà précisément le but des missions : la conversion des pécheurs. Or, par les missions les pécheurs apprennent à connaître la malice du péché, l'importance du salut et la bonté de Dieu ; ainsi leurs cœurs changent ; ils se dégagent des liens de l'habitude et ils commencent à vivre en chrétiens.

III. Dans l'ancienne comme dans la nouvelle loi, le Seigneur a voulu que le monde se sauvât par les missions. La foi, dit l'apôtre, s'est propagée par la prédica-

tion; mais cette prédication n'aurait pas eu tout son effet si les prédicateurs n'avaient été envoyés par Dieu. « Quomodo »  
 » credent ei quem non audierunt? Quomodo autem au-  
 » dient sine prædicante? Quomodo vero prædicabunt nisi  
 » mittantur? » (Rom. x. 14. et 15.) Cela fait dire à S. Grégoire que l'exercice des missions a commencé aux premiers siècles du monde, le Seigneur n'ayant jamais cessé d'opérer pour cultiver sa vigne. « Ad erudiendam ergo »  
 » Dominus plebem suam, quasi ad excolendam vineam,  
 » nullo tempore destitit operarios mittere. » (Hom. XIX. in Evang.) Pendant le premier testament, il envoya les prophètes pour prêcher sa loi; dans le nouveau, il a envoyé son propre fils pour nous enseigner sa loi nouvelle de grâce, qui a servi de complément à l'ancienne. « No- »  
 » vissime diebus istis locutus est nobis in filio. » (Hæbr. i. 1. et 2.)

IV. Mais comme Jésus-Christ fut envoyé seulement en Judée il a voulu qu'après sa mort les apôtres allassent prêcher l'Évangile chez les gentils. « Euntes in mundum universum prædicate Evangelium omni creaturæ. » (Marc. xvi. 15.) Ce fut par la mission des apôtres que l'Évangile commença de fructifier sur la terre: « In universo mundo »  
 » est, et fructificat et crescit. » (Colos. i. 3.) Ensuite les apôtres ont envoyé leurs disciples aux lieux où ils n'avaient pu pénétrer eux-mêmes. De même de temps en temps le souverain pontife et d'autres évêques ont envoyé de saints ouvriers prêcher l'Évangile en diverses contrées, ainsi que nous l'apprend l'histoire ecclésiastique. Au quatrième siècle, S. Irénée fut envoyé dans la Gaule. Au siècle suivant, Célestin I envoya S. Pallade en Écosse, S. Patrice en Irlande; au sixième, S. Grégoire envoya le bénédictin Augustin dans la Bretagne. S. Elige fut envoyé au septième

siècle en Flandre, S. Chirien, en Franconie, S. Suibert et S. Wolfrand en Hollande. Au huitième siècle Grégoire II fit partir S. Boniface pour la Germanie, S. Willibrand pour la Frise, S. Hubert pour le Brabant. Le neuvième siècle vit S. Ascagne en Danemarck et en Suède, S. Méthode en Bohême, en Moravie et en Bulgarie; le douzième siècle vit S. Maynard dans la Livonie, S. Othon dans la Poméranie; le treizième enfin, les religieux de S. Dominique et de S. François dans la Grèce, l'Arménie, l'Éthiopie, la Tartarie et la Norwège. Voyez l'ouvrage intitulé : Notice historique de l'Église.

V. Nous n'ignorons pas que dans les temps plus modernes S. François Xavier a opéré des conversions nombreuses dans l'Inde et dans le Japon; S. Louis Bertrand dans l'Inde occidentale. Je ne nomme pas toutes les provinces qui chez les infidèles ou chez les hérétiques ont vu des missionnaires; mais nous savons que S. Vincent de Paul a institué, avec l'approbation du saint siège apostolique, une congrégation de prêtres qui s'emploient à faire des missions partout où ils sont appelés, ce qui leur a valu le nom de pères des missions. En un mot partout où la foi chrétienne a été implantée, partout où quelque réforme dans les mœurs s'est opérée, le bien a été opéré par des missionnaires. Là où les fléaux de Dieu, les tremblemens de terre, la guerre, la famine, la peste, n'ont pu convertir les peuples, ce que n'ont pu faire les lois les plus rigoureuses contre le meurtre, le vol, l'adultère et le blasphème, les missions ont réussi. Aussi le P. Contenson, dominicain, prétend-il que c'est par le moyen des missions que les ames arrivent à la vie éternelle : « Per » solas missiones impletur prædestinatio, quæ est trans- » missio creaturæ in vitam æternam. » (Theol. l. 3. diss.

6. cap. 2.) C'est à cause de cela sans doute que, lorsqu'on doit envoyer une mission quelque part, il est aisé de voir toutes les manœuvres de l'enfer pour l'empêcher. On trouve en tout pays par malheur des âmes perdues, qui, pour ne pas se voir contrariées par les missions, font tout ce qu'elles peuvent pour les éloigner. Et plutôt au ciel que l'opposition ne vint pas plus d'une fois de quelque curé qui, remplissant mal ses devoirs, craint qu'on ne découvre les torts de sa conduite ! Mais c'est à l'évêque en ce cas à envoyer la mission précisément dans les lieux où le curé manque de zèle ou forme une opposition directe, souvent malgré le vœu de ses paroissiens.

VI. Si les missions ont une grande utilité dans les villes, on peut dire que dans les campagnes elles sont nécessaires, tant à cause des sermons que pour la confession. Il est vrai qu'en tout pays catholique, en général, il y a des sermons de carême ; mais on retire bien plus de fruit des sermons de missions, parce qu'assez souvent ces prédicateurs de carême prêchent, même au village, d'un style qui est bien au-dessus de l'intelligence des pauvres habitans de la campagne. Ils portent leurs discours dans la mémoire, et qu'ils parlent à des gens instruits ou à des hommes tout-à-fait ignorans, ils n'y changent jamais un mot. Le cardinal François Pignatelli, archevêque de Naples, recommanda aux prédicateurs qui avant de partir pour la campagne étaient venus recevoir sa bénédiction, de parler d'une manière d'autant plus simple et populaire qu'ils allaient en des lieux où ils ne trouveraient que des gens très-grossiers ; ajoutant que tout sermon était inutile, s'il n'était pas à la portée de ceux qui devaient l'entendre. Vous me direz, ajouta-t-il, que la recette est faite ; en ce cas je répondrai : Pauvres mala-

des! Ce prélat avait grandement raison; car quel bien peut tirer un malade d'une recette que le médecin aura faite au hasard, et sans connaître la maladie qu'il s'est chargé de guérir?

VII. De là vient que lorsqu'on demande à ces pauvres gens quel fruit ils ont retiré du sermon qu'ils ont entendu, ils répondent que pour ce qui est du sermon, ils n'ont pu le comprendre, parce que le prédicateur a toujours parlé en latin. Sans doute, ces prédicateurs ne prêchent pas en latin; mais la langue qu'ils parlent est tout-à-fait étrangère à ce pauvre peuple qui les écoute; pour lui, c'est du latin. Pour moi, je soutiens, et je ne crois pas trop m'avancer, qu'il vaudrait mieux pour ces villageois ne point aller à de tels sermons; car, après avoir passé une heure à écouter sans rien comprendre, ils finissent par prendre le sermon en aversion, et non-seulement ils n'y reviennent pas, mais encore ils sont pires qu'auparavant; et l'on ne manque pas de voir après le carême les mêmes vices, les mêmes coutumes, les mêmes inimitiés, les mêmes blasphèmes qu'on avait remarqués. Voilà le mal, dit Contenson, des pauvres habitans de la campagne; ils n'ont personne qui aille leur expliquer la parole de Dieu, de la manière qu'ils peuvent la recevoir. Malheur aux prélats, ajoute-t-il, qui négligent d'envoyer la mission chez eux! « Tot parvuli in oppidulis petunt panem, et » non est qui frangat eis. Væ, væ prælati dormitantibus! » væ presbyteris otiosis! (loc. cit. diss. 6.)

VIII. Mais, dira-t-on, est-ce que ces villages n'ont pas des curés qui prêchent tous les dimanches? Oui, ils ont des curés qui prêchent, mais reste à savoir si ces curés savent distribuer la parole divine comme le concile de Trente le prescrit à tous les pasteurs d'âmes. (Sess. 5,



cap. 2, de ref.) « *Ut plebes sibi commissas pro earum*  
 » *capacitate pascant salutaribus verbis, docendo necessaria*  
 » *ad salutem, annuntiandoque cum brevitate et facilitate*  
 » *sermonis, vitia quæ eas declinare et virtutes quas sec-*  
 » *tari oporteat.* » Aussi, il arrive souvent que le peuple  
 ne tire aucun avantage du sermon de son curé, soit parce  
 que celui-ci ne sait point prêcher convenablement, soit  
 parce qu'il ne parle que de ses propres intérêts, se lamen-  
 tant du tort que lui font les paroissiens, soit parce qu'il  
 emploie un style trop relevé. Non-seulement alors ils ne  
 vont pas au sermon, mais souvent même pour n'être pas  
 obligés de rester au sermon, ils ne vont pas à la messe.  
 On connaît d'ailleurs le proverbe cité par Jésus-Christ lui-  
 même : « *Nemo propheta acceptus est in patria sua.* »  
 (Luc. iv. 14.) Le sermon fait peu d'impression lorsqu'on  
 l'entend toujours de la même bouche.

IX. Dans les missions, les sermons sont plus appro-  
 priés aux besoins des campagnes ; ils sont bien faits et  
 surtout adaptés à l'intelligence de ceux pour qui on les  
 destine. Là, comme dans les instructions, on distribue la  
 parole de Dieu, de manière que les plus ignorans puissent  
 s'instruire et connaître les mystères de la foi, les préceptes  
 du décalogue, la manière de recevoir avec fruit les sacre-  
 mens, les moyens de persévérer dans la grâce de Dieu, et  
 apprendre en même temps à répondre à l'amour divin.  
 C'est pour cela qu'on voit aux missions un si grand con-  
 cours ; le peuple y entend des voix toutes nouvelles, et on lui  
 parle son langage. Il y a d'ailleurs une sorte d'unité dans  
 les sermons de la mission, c'est un système complet des  
 vérités éternelles, l'importance du salut, la malice du péché,  
 la mort, le jugement, l'enfer, l'éternité. Comme toutes ces  
 matières sont exposées en un seul faisceau, il serait plus

extraordinaire qu'un pécheur ne se convertit pas que de le voir se convertir. On voit plus d'une fois des pécheurs qui à la seule nouvelle de la prochaine arrivée de la mission, renoncent à leurs pratiques vicieuses, restituent les choses qu'ils ont prises, réparent le dommage causé; on en voit qui abandonnent pour toujours de vieilles haines et se réconcilient sincèrement, parce qu'ils arrachent de leur cœur le germe du mal. Quelquefois des ennemis se rapprochent par respect humain, pour complaire à un homme puissant qui l'exige; mais comme le germe n'a pas été détruit l'inimitié ne fait que se cacher, mais elle est toujours subsistante; il n'en est pas ainsi des inimitiés éteintes par les missions; d'autres qui ne se sont pas confessés depuis plusieurs années ne résistent pas à l'influence de la mission.

X. Voici un autre avantage des missions. Suivant votre curé on donne l'absolution à des péchés de rechute qui auraient besoin de plusieurs mois d'épreuve; avec la mission c'est l'affaire de quelques jours. Que valent de telles absolutions? je réponds et je dis: Plût au ciel que toutes les confessions se fissent avec d'aussi bonnes dispositions que celles que reçoivent les missionnaires! je crois que peu d'âmes se perdraient; mais allons plus loin, est-ce par hasard du temps seul qu'on peut obtenir la preuve des bonnes dispositions du pénitent? La preuve fournie par le temps peut être trompeuse. Combien en voit-on qui à l'approche du temps pascal, afin d'avoir l'absolution, s'abstiennent pendant un mois ou deux de leurs mauvaises habitudes, qu'ils reprennent aussitôt après. Je pense donc qu'on peut présumer avec plus de certitude la bonne disposition d'un pénitent, d'après l'influence que paraît avoir eue sur son esprit le sermon qu'il a entendu, d'après

le repentir qu'il montre, la résolution qu'il prend, les moyens qu'il emploie pour éviter les rechutes, que d'après le seul laps de temps; c'est moins avec la longueur du temps qu'avec la vigueur de la grâce, dit saint Cyprien, que la charité se perfectionne. Quand le Seigneur envoie le repentir au coupable, dit S. Thomas, le cœur peut à l'instant acquérir la sainteté : « Quandoque tanta com-  
 » motione convertit cor hominis, ut subito perfecte con-  
 » sequatur sanctitatem spiritualem. » (3. p. qu. 8. art. 5.) Dans une assemblée d'évêques tenu à Bruxelles, on fit pour les confesseurs la déclaration suivante : « Confessa-  
 » rius a quibusvis peccatoribus gravioribus, etiam recidi-  
 » vis, stata lege non exigat, ut per notabile tempus prævie  
 » exercerint opera pœnitentiæ; sed cum SS. patribus ex-  
 » pendat Deum in conversione peccatoris non tam conside-  
 » rare mensuram temporis quam doloris. » Du reste, quoi-  
 que le confesseur, en donnant l'absolution, doive s'assurer de la disposition du pénitent, toutefois dans le sacrement de la pénitence, comme tout est moral, on ne peut ni avoir ni exiger autre chose qu'une certitude morale, qui n'est pas autre chose, dit l'*Instructeur des confesseurs nouveaux*, qu'un jugement probable de la bonne disposition du pénitent, sans qu'il y ait doute probable contraire. Quand on a d'ailleurs un peu de pratique, il est aisé de connaître quelle différence il y a entre une confession faite à l'occasion de la mission, et une confession ordinaire; on peut bien voir dans la première que le pécheur se confesse avec une vraie douleur et un ferme propos de changer de conduite.

XI. Quand les missions n'offriront pas d'autre avantage que de remédier à tant de confessions sacrilèges qui ont lieu par l'habitude qu'ont beaucoup de pécheurs de

taire une partie de leurs péchés par mauvaise honte, surtout de la part des femmes, ce serait assez pour rendre les missions désirables. Cet inconvénient des mauvaises confessions a lieu surtout dans les petits pays, soit parce qu'il y a peu de confesseurs, soit parce qu'ils sont parens ou amis qu'on voit chaque jour et qu'on rougit de mettre dans la confiance de certaines faiblesses; de sorte que le pécheur, après avoir commis le péché, devient sacrilège et reste tel toute sa vie. Il y en a qui, même en cas de mort, n'osent pas rompre le silence. Or, l'un des fruits les plus essentiels des missions, c'est de réparer tant de confessions mal faites; car les pécheurs savent bien que les missionnaires sont des étrangers qui ne les connaissent pas, et qui partiront dans peu de jours sans qu'ils les revoient, et tout frappés qu'ils sont par les sermons, ils n'hésitent pas à s'aller purger par la pénitence de tous les péchés qu'ils tenaient cachés.

XII. Je suis donc convaincu que les évêques doivent faire en sorte de faire durer la mission jusqu'à ce que tous les habitans aient pu se confesser aux missionnaires. Si la mission était trop courte, beaucoup d'individus qui n'auraient pu avoir leur tour se trouveraient dans le même cas qu'auparavant. Les sermons font naître les scrupules, mais ils n'instruisent pas assez pour qu'un pécheur sache ce qu'il doit faire pour mettre ordre à sa conscience. Avec la confession, tout s'arrange; on sait comment on fera une restitution, une réparation; comment on évitera les occasions du péché. Autrement le pénitent restera irrésolu, inquiet, et faute de confession son embarras sera plus grand encore qu'il n'était. Si le pécheur a fait autrefois une confession sacrilège, et qu'il ne puisse se confesser aux missionnaires, obligé de revenir à un prêtre du

pays, il fera de nouveau ce qu'il avait fait : une confession semblable à la première. Dans le même cas de mission trop courte, il peut arriver aussi que des individus, vivant de bonne foi dans le péché par ignorance, avertis par le sermon et n'ayant pas le temps de se confesser aux missionnaires, fassent par fausse honte une confession sacrilège, et se perdent ainsi.

XIII. Du reste, personne n'ignore le bien que font et qu'ont toujours fait les missions. Il serait beaucoup trop long de dire dans une lettre tous les innombrables cas de conversions d'individus et de peuples, opérées par les missions. Le célèbre Louis Muratori, parlant des missions du père Segneri jeune au chapitre 1x<sup>e</sup> de sa vie, dit que les peuplades entières abandonnaient leurs intérêts pour assister à ses sermons; qu'on pouvait remarquer sur les traits de chaque individu l'expression de sa haine contre le péché, et celle de la componction; qu'on voyait fouler aux pieds tout respect humain; que les pécheurs les plus endurcis se convertissaient, et qu'ils obligeaient les confesseurs à les entendre la nuit comme le jour. Il ajoute que la mission finie, tout le pays paraissait changé; on n'y voyait plus ni abus, ni scandale, ni divisions; on n'entendait plus ni paroles obscènes, ni juremens, ni blasphèmes. Les mêmes choses se trouvent à peu près dans la relation des missions du capucin Joseph de Carabantes. On raconte plus spécialement que la mission se trouvant dans une cité, les habitans furent si frappés qu'ils s'en allaient par les rues vêtus de sacs de pénitens, se flagellant et demandant pardon à Dieu, tout fondant en larmes. On lit dans la vie de saint Vincent de Paul, chap. 15, que pendant la mission que fit sa congrégation de prêtres dans le diocèse de Palestrine, un jeune homme à qui un de ses

ennemis avait coupé un bras, l'ayant rencontré sur la place publique après le sermon, se jeta à ses pieds et lui demanda pardon de la haine qu'il lui avait portée; non content de cela, il se releva et l'embrassa si étroitement et avec tant de marques d'affection, que tous ceux qui étaient présens en pleuraient de joie, et que beaucoup d'entre eux, suivant ce bel exemple, allèrent se réconcilier avec leurs ennemis. Dans le même diocèse il y avait deux veuves qui n'avaient jamais voulu pardonner aux meurtriers de leurs maris, quelques instances qu'on leur eût faites; elles cédèrent à l'empire de la mission et firent taire tous leurs ressentimens. Le fait suivant est plus admirable encore. Dans une contrée que nous croyons ne pas devoir nommer, l'esprit de vengeance régnait si généralement que les pères apprenaient à leurs enfans la manière de se venger de la moindre offense. Cet usage pervers s'était si fort enraciné, qu'il n'était pas possible d'obtenir d'eux le pardon de la plus légère injure. Ils venaient à la mission l'épée au côté, l'arquebuse sur l'épaule, d'autres armes à la ceinture. Les sermons ne gagnaient rien sur ces esprits intraitables; mais un jour le prédicateur, inspiré de Dieu, présenta un crucifix à ses auditeurs en disant : Allons, que celui qui porte de la haine à son ennemi vienne embrasser Jésus-Christ en preuve qu'il veut pardonner. Aussitôt il se présenta un curé dont on avait tué le neveu; il baisa le crucifix, appela le meurtrier qui était présent et l'embrassa aussi cordialement. A l'exemple de ce prêtre, et à l'aide des paroles du prédicateur toute cette population fut tellement émue que, durant une heure et demie, on ne fit que s'embrasser, se réconcilier, se pardonner, et comme il était déjà tard, la même scène se répéta le lendemain. On vit des pères pardonner la mort de leurs fils,

des femmes celle de leurs époux, des enfans celle de leurs pères et de leurs frères ; et tous ensemble ne cessaient de rendre grâce à Dieu pour la grâce qu'il venait d'accorder au pays. On ajoute que beaucoup d'assassins et de bandits de grande route, touchés de ce qui venait de se passer, abandonnèrent leur métier infâme et commencèrent de mener une vie chrétienne. Environ quarante se convertirent durant cette seule mission.

XIV. On lit pareillement des choses merveilleuses des missions du père Léonard de Port-Maurice, franciscain réformé. Envoyé en mission à un lieu de la Corse appelé Mariana, connu par les fréquens homicides qui s'y commettaient par esprit de haine et de vengeance, il laissa ce lieu entièrement pacifié et toutes les haines éteintes. Dans un autre lieu nommé Casaccone, il rétablit l'harmonie entre deux familles depuis long-temps irréconciliables. Un jeune homme qui avait entendu parler de la mission, sachant qu'il y trouverait un de ses mortels ennemis, vint de fort loin dans l'intention de le tuer ; mais après avoir entendu le sermon, déposant tous ses ressentimens, il courut faire une confession générale. Dans une autre place appelée Castel d'Acqua, trois partis divisaient la population ; ils étaient tous en armes dans l'église ; on craignait une scène de carnage ; mais le même jour tous se réconcilièrent. La vie de ce père contient beaucoup d'autres faits de ce genre ; et ils ne doivent pas nous paraître extraordinaires ; car on en voit arriver fréquemment de semblables partout où il se fait des missions ; et c'est pour cela que je ne m'étendrai pas davantage sur cet article.

XV. Venons-en maintenant aux objections de votre curé ; car si je n'y répondais pas, il conserverait la mauvaise opinion qu'il a des missions. Les fruits de la mission,

dit-il, ressemblent le plus souvent à un feu de paille qui est grand, mais ne dure pas ; la mission finie, les méchans font pis qu'auparavant ; je répons. Il serait bien à désirer que tous ceux qui se convertissent, persévérassent jusqu'à la mort. Mais c'est là une de nos grandes misères humaines : il y a des hommes qui recouvrent la grâce de Dieu et qui la perdent de nouveau. Mais, lors même que la mission ne produirait pas d'autre bien, il est certain que pendant tout le temps au moins que la mission dure, on ne voit ni mauvaises habitudes, ni objets de scandale ; que les blasphèmes cessent ; qu'il se fait beaucoup de restitutions, et que des confessions mal faites s'amendent. Il n'est point vrai qu'après la mission tous les mêmes désordres renaissent et que même ils soient pires ; beaucoup persèverent dans la grâce de Dieu ; si d'autres retombent, il n'en est pas moins vrai qu'au moins pendant quelques mois ils n'ont pas commis de péchés mortels. D'un autre côté, les sermons qu'ils ont entendus leur donnent une plus grande connaissance de leur Dieu ; ils y puisent plus d'horreur du péché, et ils tâchent de s'en délivrer avant le temps pascal. Je tiens pour assuré que de tous ceux qui sont allés régulièrement au sermon, ceux qui meurent dans l'année de la mission sont presque tous sauvés. Le fruit de la mission se prolongera un an ou deux ; s'il ne dure pas davantage, ce sera la faute des prêtres du pays qui n'appelleront pas le peuple à la méditation et à la visite du saint-sacrement, et ne se tiendront pas au confessionnal. « Væ prælatis dormitantibus ! Væ præbyteris otiosis ! » Quand la terre devient trop aride par le laps du temps, il faut la rafraîchir et la travailler de nouveau, c'est-à-dire y envoyer une autre mission.

XVI. Les missions, dit encore votre curé, inquiètent



les consciences en faisant naître des scrupules. O la grande objection ! il vaudra donc mieux pour ne pas inquiéter les consciences laisser dormir les pécheurs dans la léthargie du péché, au sein de cette paix trompeuse et maudite, signe de leur damnation ! C'est là précisément ce que veut le démon ; il veut qu'on ne trouble pas la funeste sécurité de ces malheureux qu'il a rendus ses esclaves ; mais le soin du pasteur doit être d'inquiéter, pour les réveiller, celles de ses brebis qui dorment dans la disgrâce de Dieu ; et pour les réveiller, le meilleur moyen, ce sont les missions.

XVII. Aussi je prétends qu'il serait bon que les évêques fissent tenir la mission dans chaque village de son diocèse, quelque petit qu'il soit. Je dis cela parce que là ou se trouvent plusieurs petits cantons, les missionnaires font faire la mission dans quelque lieu du centre ; mais là ne se rendent pas ceux qui sont le plus chargés de péchés, les plus aveugles, les plus indifférens sur leur salut. Ces derniers, si la mission ne se fait pas dans leur propre pays, ne s'approchent pas de l'église où elle a lieu, sous prétexte qu'ils demeurent trop loin, que le sermon finit trop tard, qu'il fait mauvais temps. Je parle par expérience. Quand la mission s'est tenue dans un lieu du centre, j'ai toujours vu les gens des environs aussi insoucians que s'il n'y avait pas eu de mission. C'est pourquoi si notre congrégation se rend à quelque diocèse, elle fait la mission dans chaque lieu du diocèse, quelque petit qu'il soit ; et elle y reste au moins huit jours dans les lieux plus considérables ; elle passe jusqu'à vingt et trente jours autant que cela est nécessaire pour entendre toutes les confessions.

XVIII. Votre curé se plaint de ce que les missions finissent de nuit, ce qui donne lieu à des scènes scandaleuses, et c'est sa troisième objection. On répond que ce sont là

des causeries sans fondement. Au sortir du sermon, les gens sont trop frappés pour songer à mal. Mais supposons que la chose arrive ; que quelque jeune éventé cherche à séduire une jeune fille : faudra-t-il pour cela laisser la mission parce qu'elle finit tard ? « Non sunt facienda mala, » dit-il, ut veniant bona » cela est vrai ; mais une chose est faire le mal, autre chose le permettre. Si pour éviter tout danger possible de mal, il fallait supprimer aussi les choses bonnes, il n'y aurait plus ni fêtes de saints, ni processions, ni pèlerinages aux saints lieux, parce qu'il y a toujours quelque désordre inséparable des grandes réunions. Il faudrait pareillement défendre la confession, la communion, la messe, parce que plus d'une fois le scandale et le sacrilège s'y trouvent, et cependant non seulement l'Église ne les défend pas, mais encore elle les approuve et les ordonne.

XIX. Mais les sermons de nuit sont pour quelques-uns une cause de péché. Et si la mission ne se fait point, il n'y aura point de péchés commis ? Si la mission n'a pas lieu on continuera de voir les mauvais usages, les rixes, les blasphèmes et tous les scandales qui existaient, tandis que par la mission on évitera pour quelque temps du moins mille péchés. Mais enfin pourquoi prêcher la nuit ? Là où les auditeurs se rendent le jour, je veux qu'on prêche le jour ; mais s'ils ne peuvent arriver que le soir, comment faudra-t-il faire ? Il est certain que dans la campagne, si les journaliers, qui forment presque tout l'auditoire, ne se rendaient pas à la mission, la mission serait perdue ; mais ces pauvres gens, quelque recommandation qu'on leur fasse, ne peuvent venir qu'après qu'ils ont terminé leur travail de la journée. On invite toujours les propriétaires, les maîtres, les gérans de renvoyer leurs

ouvriers de meilleure heure les jours de mission, mais à cela ils ne vous répondent pas pour ne rien sacrifier de leurs intérêts. De leur côté, les journaliers, s'ils ne font pas leur journée, ne sont point payés; et s'ils ne sont point payés, ils manquent de pain. Ainsi dans les villages, on a beau faire, les gens n'arrivent que vers le coucher du soleil; et je le répète, sans ces villageois, la mission est manquée.

XX. On dit encore : certains missionnaires imprudens révèlent du haut de la chaire les péchés qu'ils apprennent en confession, et cela rend la confession pénible pour bien des gens qui craignent d'être signalés en public. Je suis étonné que votre curé se fasse ici l'écho de quelques mal intentionnés à qui les missions déplaisent. Voici le fait. Quand les missionnaires arrivent quelque part, ils s'informent d'abord auprès des hommes consciencieux de la nature des péchés qu'on y voit le plus fréquemment, et c'est sur la connaissance qu'ils acquièrent de l'état du lieu qu'ils arrangent leurs sermons et leurs moralités. Mais ils se donnent bien de garde de rien dire en chaire qui puisse s'appliquer à aucun des faits particuliers qu'ils tiennent de leurs pénitents. Au reste, de quoi faut-il qu'ils parlent en chaire? d'extases, de ravissements, de visions, de révélations? Ils parlent des péchés qui se commettent d'ordinaire partout, de l'impureté, du blasphème, du vol, des inimitiés, etc.

XXI. Il dit qu'il n'a pas demandé la mission parce qu'une telle demande pourrait faire supposer que le curé ne remplit pas exactement ses devoirs puisqu'il a besoin du concours des autres. Dans cette difficulté ou cette excuse, je ne puis m'empêcher de voir mêlé un peu de présomption. Pour moi je dirai tout le contraire. Ce

n'est point un déshonneur pour le curé de demander la mission; le déshonneur est à ne pas la demander; car s'il s'obstine à ne point vouloir la mission chez lui, on peut croire que c'est par crainte de voir ses fautes découvertes. Si le curé remplit ses fonctions comme il le doit, il n'a rien à redouter; et les missionnaires loueront son zèle auprès du peuple et auprès de l'évêque.

XXII. Votre curé dit enfin que la mission a été dans le pays il y a trois ans, et qu'on retire peu de profit des missions lorsqu'elles sont très-fréquentes, parce que le peuple s'y accoutume. Je réponds que régulièrement la mission ne doit pas se répéter au bout de peu de temps dans le même lieu. Mais trois ans ne sont pas peu de temps; et l'on peut croire que beaucoup de ceux qui ont assisté à la dernière mission ont oublié le sujet des sermons, que d'autres ont rechuté, qu'un plus grand nombre ont laissé leur zèle se refroidir, et ceux-ci pourront se relever. Il n'est point vrai, au surplus, que des missions mal répétées ne produisent pas de fruit. Quand on fait dans un pays une seconde mission, on ne voit pas, il est vrai, la même componction qu'on a trouvée la première fois; cependant il y a toujours du profit, parce que ceux qui sont retombés dans le péché peuvent en être retirés, que d'autres qui s'étaient attiédés se réchauffent de nouveau, que d'autres se raffermissent dans la bonne voie; et c'est pour cela que dans notre congrégation on est dans l'usage de retourner au bout de quelques mois au lieu où s'est faite la première, dans l'intention de remonter en quelque sorte l'esprit des habitans; et nous avons toujours reconnu par notre propre expérience que cette méthode produit de grands biens.

XXIII. Je m'arrête. J'engage Votre Seigneurie à persévérer

rer avec le même zèle qu'elle m'a fait voir, dans l'intention d'avoir tous les trois ans la mission dans tous les lieux de son diocèse, et à ne point prêter l'oreille aux difficultés que font certains hommes qui parlent pour ménager quelque intérêt privé ou qui ignorent tout-à-fait le bien qui résulte des missions. Je vous préviens de plus sur la nécessité de veiller, après la mission, sur les curés et les prêtres du pays, pour qu'ils conservent le résultat obtenu, en poursuivant les exercices recommandés par les missionnaires, tels que l'oraison mentale en commun dans l'Église, la visite au saint-sacrement, les sermons familiers chaque semaine, le rosaire, et d'autres dévotions semblables; car si quelquefois les fruits de la mission se perdent, la faute en est aux prêtres du pays. Je ne veux plus abuser de votre patience; je me recommande à vos prières, et vous baisant dévotement les mains, je suis, etc.

Alphonse-Marie, évêque de Sainte-Agate, etc.

---

# TABLE.

---

## LA MESSE ET L'OFFICE MÉPRISÉS,

Ou avertissement donné aux prêtres de ne point se rendre coupables d'un crime tel que le mépris du sacrifice de l'autel, et des louanges qui sont dues à Dieu.

### PREMIÈRE PARTIE.

La Messe méprisée.	Pag.	3
§ I <sup>er</sup> . — De la préparation avant de célébrer.		7
§ II <sup>e</sup> . — Du respect avec lequel il faut célébrer.		12
§ III <sup>e</sup> . — De l'action de grâces après la célébration.		28

### SECONDE PARTIE.

L'office méprisé.		33
-------------------	--	----

---

## DU SACRIFICE DE JÉSUS-CHRIST,

Avec une explication succincte des prières qui se disent à la messe.

Introduction.		55
Du sacrifice de Jésus-Christ.		60
Explication abrégée des prières qui se disent à la messe.		66
I <sup>re</sup> PARTIE. — De la préparation qui se fait au pied de l'autel.		<i>ib.</i>
II <sup>e</sup> PARTIE. — De l' <i>Introït</i> jusqu'au <i>Credo</i> .		69
III <sup>e</sup> PARTIE. — Du <i>Credo</i> jusqu'au <i>Canon</i> .		72
IV <sup>e</sup> PARTIE. — Du <i>Canon</i> jusqu'au <i>Pater</i> .		75
V <sup>e</sup> PARTIE. — Du <i>Pater</i> jusqu'à la communion et l'action de grâces.		84
VI <sup>e</sup> PARTIE. — De l'action de grâces.		91

## DES CÉRÉMONIES DE LA MESSE.

## PREMIÈRE PARTIE.

*Des rubriques de la messe.*

CHAPITRE I <sup>er</sup> .—De ce que doit faire le prêtre avant de prendre les ornemens.	95
CHAP. II. — Départ pour l'autel.	100
CHAP. III. — Du commencement de la messe.	107
CHAP. IV. — De l' <i>Introït</i> , du <i>Kyrie eleyson</i> , du <i>Gloria</i> .	111
CHAP. V. — Des oraisons.	115
CHAP. VI. — De l' <i>Épître</i> jusqu'à l'offertoire.	121
CHAP. VII. — De l'offertoire jusqu'au <i>Canon</i> .	126
CHAP. VIII. — Du <i>Canon</i> jusqu'à la consécration.	135
CHAP. IX. — Du <i>Canon</i> , après la consécration, jusqu'au <i>Pater noster</i> .	146
CHAP. X. — Du <i>Pater noster</i> jusqu'à la communion.	149
CHAP. XI. — De la manière dont on doit donner la communion.	157
CHAP. XII. — De la communion hors de la messe, soit avant, soit après.	161
CHAP. XIII. — Des oraisons après la communion et de la fin de la messe.	162
CHAP. XIV. — De ce qu'il faut omettre aux messes des morts.	165
CHAP. XV. — Des messes qu'on célèbre devant le saint sacrement exposé.	167
CHAP. XVI. — Des messes que l'on célèbre en présence de l'évêque.	169
CHAP. XVII. — Des fautes que l'on commet ordinairement en célébrant la sainte messe.	171

## SECONDE PARTIE.

*De la révérence, de la préparation et de l'action de grâces auxquelles les prêtres sont obligés pour profiter de la célébration de la messe.*

§ I <sup>er</sup> . — De la révérence avec laquelle il faut célébrer.	182
---	-----

## § II. — De la préparation à la messe :

Considérations sur la passion de Jésus-Christ, pour servir de préparation à la messe pour chaque jour de la semaine.

I <sup>re</sup> Considération. — Pour le dimanche. — Jésus va à la rencontre de ses ennemis ; il est saisi et lié.	189
II <sup>e</sup> Consid. — Pour le lundi. — Jésus présenté à Caïphe et condamné à mort.	191
III <sup>e</sup> Consid. — Pour le mardi. — Jésus est tourné en dérision par Hérode, et on lui préfère Barabbas.	192
IV <sup>e</sup> Consid. — Pour le mercredi. — Jésus flagellé et couronné d'épines.	194
V <sup>e</sup> Consid. — Pour le jeudi. — Pilate montre Jésus au peuple, en disant <i>Ecce homo</i> .	195
VI <sup>e</sup> Consid. — Pour le vendredi. — Jésus condamné à mort par Pilate porte sa croix au Calvaire.	197
VII <sup>e</sup> Consid. — Pour le samedi. — Jésus meurt en croix consumé de douleurs, en présence de sa mère affligée.	198

## § III. — Actes de remerciemens après la messe pour chaque jour de la semaine.

I. Pour le dimanche.	200
II. Pour le lundi.	201
III. Pour le mardi.	203
IV. Pour le mercredi.	204
V. Pour le jeudi.	205
VI. Pour le vendredi.	207
VII. Pour le samedi.	208

## PRÉPARATION ET ACTION DE GRACES

A L'USAGE DES PRÊTRES QUI CÉLÈBRENT LA MESSE.

Introduction.	213
Considérations et affections pour la préparation à la messe.	
I <sup>re</sup> Considération. — Pour le dimanche.	224
Affections.	225
Memento des vivans.	227
Memento des morts.	228



II. Consid. — Pour le lundi.	229
Affections.	231
III. Consid. — Pour le mardi.	232
Affections.	234
IV. Consid. — Pour le mercredi.	235
Affections.	236
V. Consid. — Pour le jeudi.	238
Affections.	239
VI. Consid. — Pour le vendredi.	240
Affections.	242
VII. Consid. — Pour le samedi.	243
Affections.	244

## AFFECTIONS POUR L'ACTION DE GRACES APRÈS LA MESSE.

I. Pour le dimanche.	247
II. Pour le lundi.	249
III. Pour le mardi.	251
IV. Pour le mercredi.	253
V. Pour le jeudi.	255
VI. Pour le vendredi.	257
VII. Pour le samedi.	259

## PRECATIONES ANTE MISSAM.

Forma intentionis Gregorii XIII.	262
Alia forma intentionis.	<i>ib.</i>
Precatiuncula ad Deum ferventius deserviendum.	264
Precatio ad virginem Mariam.	<i>ib.</i>
Ad vulnera Christi oratio.	265
Salutationes ad omnia membra Christi.	<i>ib.</i>

## APPENDICE.

Réglement de vie pour un prêtre séculier.	270
Règles spirituelles pour un prêtre qui aspire à la perfection.	273
Maximes spirituelles pour un prêtre.	282

---

## LETTRES ET RÉGLEMENS

Du bienheureux Aphonse-Marie de Liguori, pour le bon gouvernement de son diocèse de Sainte-Agate-des-Goths.

I. Entr. — Messe, habillement, recommandations, sermons.	287
II. A nos frères, les révérends vicaires du diocèse de Sainte-Agate.	291
III. Lettre.	293
IV. Lettre aux révérends vicaires forains de son diocèse.	294
V. Lettre.	296
VI. Idem.	297
VII. Idem.	298
VIII. Idem.	299
IX. Idem.	300
X. Idem.	302
XI. Idem.	303
XII. Idem.	304
XIII. Idem.	306
XIV. Lettre pastorale.	308
XV. Lettre.	312
XVI. Idem.	313
XVII. Idem.	314
XVIII. Idem.	315
XIX. Idem.	316
XX. Lettre aux archiprêtres et curés de son diocèse.	317
XXI. Lettre.	319
XXII. Aux archiprêtres, curés et confesseurs.	320
XXIII. Aux chanoines confesseurs de Sainte-Agate.	321
XXIV. I <sup>re</sup> NOTIFICATION. — Aux chanoines et chapelains.	322
XXV. II <sup>e</sup> NOTIFICATION. — Aux archiprêtres, curés et confesseurs.	324
XXVI. III <sup>e</sup> NOTIFICATION. — A tous les prêtres séculiers.	330
XXVII. IV <sup>e</sup> NOTIFICATION. — A tous les prêtres séculiers et réguliers approuvés pour confesser.	334
XXVIII. V <sup>e</sup> NOTIFICATION. — Pour les aspirans aux ordres.	338

XXIX. VI <sup>e</sup> NOTIFICATION. — Sur la forme de l'habit ecclésiastique et la tonsure.	342
XXX. Lettre.	344
XXXI. Idem.	345
XXXII. Idem.	346
XXXIII. Aux archiprêtres.	347
XXXIV. Lettre.	348
XXXV. Idem.	350
XXXVI. Idem.	351
XXXVII. Idem.	352
XXXVIII. Idem.	354
XXXIX. Aux archiprêtres et curés.	355
XL. Réglemens relatifs à la célébration de la messe.	356
A la congrégation.	357
A la distribution des messes chantées.	358
Au chœur.	359
Aux sessions à la sacristie.	360
A l'usage du bréviaire au chœur.	<i>ib.</i>
Aux obsèques.	<i>ib.</i>
Aux clercs.	361
Aux pointeurs.	362
Au jeu.	364
Au crucifix.	<i>ib.</i>
Aux fêtes de précepte.	365
XLI. Lettre.	366
XLII. Idem.	367
XLIII. Idem.	368
XLIV. Idem.	370
XLV. Idem.	<i>ib.</i>
XLVI. Idem.	372
XLVII. Idem.	375
XLVIII. Idem.	<i>ib.</i>
XLIX. Idem.	376
L. Idem.	377
LI. Idem.	<i>ib.</i>
LII. Idem.	378
LIII. Idem.	379
LIV. Idem.	384

LIV. Idem.	<i>ib.</i>
LVI. Idem.	382
LVII. Idem.	383
LVIII. Idem.	384
LIX. Idem.	385
LX. Idem.	<i>ib.</i>
LXI. Idem.	386
LXII. Idem.	387
LXIII. EDIT. — Aux archiprêtres et curés de Sainte-Agate.	388
LXIV. Lettre.	389
LXV. Au vicaire forain de Frasso.	391
LXVI. Lettre.	394
LXVII. Idem.	395
LXVIII. Idem.	396
LXIX. Idem.	397
LXX. Idem.	398
LXXI. Idem.	399
LXXII. Idem.	401
LXXIII. Idem.	403
LXXIV. Idem.	404
LXXV. Idem.	405
LXXVI. Idem.	<i>ib.</i>
LXXVII. Idem.	406
LXXVIII. Idem.	407
LXXIX. NOTIFICATION. — Aux chanoines et chapelains de la cathédrale, sur la pointe, etc.	<i>ib.</i>
LXXX. Lettre.	411
LXXXI. Idem.	412
LXXXII. Idem.	413
LXXXIII. Idem.	414
LXXXIV. Idem.	<i>ib.</i>
LXXXV. Idem.	415
LXXXVI. Idem.	416
LXXXVII. Idem.	418
LXXXVIII. Aux révérends curés du diocèse de Sainte- Agate.	419
LXXXIX. Lettre.	421

**INSTRUCTION POUR LES PRÉDICATEURS,**

**Ou Lettres apologétiques sur la vraie manière de prêcher avec la simplicité évangélique, et sur la grande utilité des missions.**

**LETTRE PREMIÈRE. — A un religieux sur la manière de prêcher à la façon des apôtres, avec simplicité et en évitant le style fleuri et trop élevé.** 425

**LETTRE DEUXIÈME. — A un nouvel évêque, où il est question de la grande utilité spirituelle qui résulte pour le peuple de la sainte mission.** 477

---